

Montluçon, 5 Août 1914.
Rogue & B

Monsieur Moiné,

Je me empresse de t'envoyer
deux mots, dès que j'arrive à Montluçon.
Je ne suis pas parti de Chantelle
par le train: Georges m'a emmené
en automobile jusqu'ici. Le voyage
s'est passé sans encombre jusqu'à
Dozy. Là, un homme nous a barré
la route: la voiture s'est arrêtée et le
brigadier de gendarmerie est venu nous
demander nos papiers. Nous avons
ensuite causé avec lui, et c'est
ici seulement que nous avons su
officiellement que l'Allemagne avait
déclaré la guerre à la France. L'Italie
reste inactif et l'Angleterre est avec
nous. Tente de te dépendre
l'animation qui règne dans les rues de

Montluçon. On ne voit que des soldats.
Tous sont gris. On les croirait venus
tous pour une période de 14 ou de 9 jours.
Les chevrons arrivent par bandes à
la caserne. Ils sont aussitôt affectés et
mis à la voiture pour être habités à
marcher à deux ou à quatre suivant
le cas. Ce sont toutes de belles bêtes,
toutes harnachées de neuf. Aujourd'hui
on nous a habillés : les gradés
seulement. On ne nous a donné et
on ne donne à tous les soldats que
des habits neufs. Boul est neuf ; sac,
souliers, chemises, caleçons, etc. et rien ne
nous manque. C'est à moi pas croire.
Quant aux nouvelles : elles sont peu
nombreuses, pour le moment du moins.
Il y a eu quelques rencontres de patrouilles
allemandes et françaises ; les allemands
auraient été repoussés, mais est-ce
vrai ? Il faut pour être bien
renseigné, aller devant la sous-
préfecture, et voir les dépêches signées
du sous-préfet. Je vais le faire ce
soir à 7 heures.

Je trouve beaucoup de camarades
deus comme moi ; c'est malheureusement
une triste occasion de réunion. Ma
compagnie est cantonnée au lycée ; mais
les sous-officiers sont autorisés à
loger en ville. J'en serai donc pas par
trop malheureux jusqu'à lundi.
On dit toujours que nous allons à
Besançon. Quelques-uns même ajoutent
qu'arrivés là-bas nous avons les hectares
de forêt à abattre, mais est-ce bien
vrai tout cela ?

Je termine pour aujourd'hui, car
je n'ai guère de nouvelles à t'annoncer.
Câche de te consoler et d'en être pas par
trop porter peine.

Embrasse bien le petit pour moi.
Mille bons baisers.
Bref des choses à t'en faire ainsi
qu'à Annette.

Albert

Montluçon, 5 août 1914

Ma chère Noémie,

Je m'empresse de t'envoyer deux mots, dès mon arrivée à Montluçon. Je ne suis pas parti de Chantelle par le train: Georges m'a emmené en automobile jusqu'ici. Le voyage s'est passé sans encombre jusqu'à Doyet. Là, un homme nous a barré la route : la voiture s'est arrêtée et le brigadier de gendarmerie est venu nous demander nos papiers. Nous avons ensuite causé avec lui ; et c'est ici seulement que nous avons su officiellement que l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France. L'Italie reste inactive et l'Angleterre est avec nous. Inutile de te dépeindre l'animation qui règne dans les rues de Montluçon. On ne voit que des soldats. Tous sont gais. On les croirait venus tous pour une période de 17 ou de 9 jours. Les chevaux arrivent par bandes à la caserne. Ils sont aussitôt appelés à marcher à deux ou à quatre suivant le cas. Ce sont toutes de belles bêtes toutes harnachées de neuf. Aujourd'hui on nous a habillés : les gradés seulement. On ne nous a donné et on ne donne à tous les soldats que des habits neufs. Tout est neuf : sac, souliers, chemises, caleçons, etc. Et rien ne nous manque. C'est à n'y pas croire. Quant aux nouvelles : elles sont peu nombreuses, pour le moment du moins. Il y a eu quelques rencontres de patrouilles allemandes et françaises ; les allemands auraient été repoussés, mais est-ce bien vrai ? Il faut pour être renseigné, aller devant la sous-préfecture, et voir les dépêches signées du sous-préfet. Je fais le faire ce soir à 7 heures. Je trouve beaucoup de camarades venus comme moi ; c'est malheureusement une triste occasion de réunion. Ma compagnie est cantonnée au lycée ; mais les sous-officiers sont autorisés à loger en ville. Je ne serai donc pas par trop malheureux jusqu'à lundi. On dit toujours que nous allons à Besançon. Quelques-uns mêmes ajoutent qu'arrivés là-bas nous avons 400 hectares de forêt à abattre, mais est-ce bien vrai tout cela ?

Je termine pour aujourd'hui, car je n'ai guère de nouvelles à t'annoncer. Tâche de te consoler et de ne pas par trop porter peine.

Embrasse bien le petit pour moi. Mille bons baisers. Bien des choses à ton père ainsi qu'à Annette.

Albert

Montluçon, 6 Août 1914
5^e jour de la mobilisation.

Ma chère Némie,

Je viens d'achever de dîner, et je vais quelques instants causer un peu. Aujourd'hui, lever à 3 heures. Rendez-vous au lycée à 5. Toute la journée j'ai reçu les arrivants. Ils sont nombreux, mais ils le seront plus encore demain et après-demain. L'enthousiasme est toujours le même. C'est presque du délire, c'est à moi pas croire. Des trains arrivent complètement fleuris et en quinquandés. L'un portait une bannière en calicot sur laquelle on lisait : « Train de plaisir à destination de Berlin ») Sur la ligne de Limoges, dans les stations, des jeunes filles passent le long des wagons et donnent à boire et

à manger aux hommes qui partent.
En arrivant au bureau de la C^{ie},
tous les hommes sont transportés; tous
servent la main aux officiers, à nous aussi,
tous veulent aller à Berlin. Ce serait grand
malheur que tant de courage n'ait pas
sa récompense.

Passons aux nouvelles maintenant.

L'Allemagne a déclaré la guerre à la
Belgique. L'Angleterre l'a déclarée à
l'Allemagne. Quelques-uns murmurent
aujourd'hui que la Hollande serait de la
partie contre l'Allemagne aussi.

Des hostilités, peu de choses comme
nouvelles officielles. Les Allemands ont
essayé de pénétrer en territoire français
sur plusieurs points, mais ils ont été
repoussés. On ne signale aucun engagement
important. Y en a-t-il eu? Personne
ne le sait? Une nouvelle non officielle
annonçait aujourd'hui à midi que
les Belges avaient anéanti 2 régiments
de chars allemands.

Hier, comme je sortais pour aller
mettre la lettre à la poste, un

fait qui te démontrera l'esprit de la
population s'est déroulé. Deux
pauvres diables, qui avaient bu un peu
trop déambulaient dans la rue de la
République. Arrivés en face de la
succursale de la Coopérative, l'un d'eux
dit: «Je suis Allemand, j'en suis fier.»
À peine avait-il fini que vingt poings
s'abattaient sur lui. Malgré
l'intervention rapide de la police,
l'un a été mis à mal fort sérieusement.
Cela avait naturellement amené au
moins mille personnes commentant toute
diversement l'incident.

Hier, j'ai oublié de te parler de
Pierre. Aussitôt arrivé à la caserne,
je me suis mis à sa recherche, mais
sans succès. En dernier ressort, je suis
allé au bureau de la mobilisation
où j'ai appris qu'il n'était affecté
à aucun régiment stationné à
Moulucay. Comme je sortais du
bureau, j'ai rencontré Alphonse Kosnier
de Nades qui m'a annoncé qu'il était
parti le premier jour de la mobilisation

à destination de Roanne ou de
Moulbrison. Je le crois à la Compagnie de
dépot. Tant mieux, car il sera loin
du feu et du danger. Il n'y a que pour
Augustin que j'en ai aucune nouvelle
et il ne m'est pas possible d'en avoir.

Dès que je saurai ma nouvelle destination,
je te donnerai mon adresse, et j'attends de
toi de longues et nombreuses lettres.

Tâche donc d'avoir du courage, comme
en ont tous ceux qui arrivent tous les
jours. C'est un devoir bien triste, bien
pénible à remplir, mais il faut s'en acquiescer.

Je te rappellerai ce que je te disais
souvent, que toutes mes pensées les plus
plus chères vont à vous, tous et que je pense
souvent à notre bonheur interrompu,
mais que j'espère bien retrouver un jour.

Mille bons baisers à tous,

Adieu

Montluçon, 6 août 1914
5^{ème} jour de la mobilisation

Ma chère Noémie,

Je viens d'achever de dîner, et je vais quelques instants causer un peu. Aujourd'hui, lever à 5 heures.

Rendez-vous au lycée à 6. Toute la journée j'ai reçu les arrivants. Ils sont nombreux, mais ils le seront plus encore demain et après-demain. L'enthousiasme est toujours le même. C'est presque du délire, c'est à n'y pas croire. Des trains arrivent complètement fleuris et enguirlandés. L'un portait une banderole en calicot sur laquelle on lisait : « train de plaisir à destination de Berlin. » Sur la ligne de Limoges, dans les stations, des jeunes filles passent le long des wagons et donnent à boire et à manger aux hommes qui partent. En arrivant au bureau de la compagnie, Tous les hommes sont transportés ; tous serrent la main aux officiers, à nous aussi, tous veulent aller à Berlin. Ce serait grand malheur que tant de courage n'ait pas sa récompense.

Passons aux nouvelles maintenant. L'Allemagne a déclaré la guerre à la Belgique. L'Angleterre l'a déclarée à l'Allemagne. Quelques-uns murmurent aujourd'hui que la Hollande serait de la partie contre l'Allemagne aussi.

Des hostilités, peu de choses comme nouvelles officielles. Les Allemands ont essayé de pénétrer en territoire français sur plusieurs points, mais ils ont été repoussés. On ne signale aucun engagement important. Y en a-t-il eu ? Personne ne le sait ? Une nouvelle non officielle annonçait aujourd'hui à midi que les Belges avaient anéanti 2 régiments de hulans allemands.

Hier, comme je sortais pour aller mettre ta lettre à la poste, un fait qui te dénotera l'esprit de la population s'est déroulé. Deux pauvres diables qui avaient bu un peu trop déambulaient dans la rue de la République. Arrivés en face de la succursale de la coopérative, l'un d'eux dit : « Je suis Allemand, j'en suis fier. » A peine avait-il fini que vingt poings s'abattaient sur lui. Malgré l'intervention rapide de la police, l'un a été mis à mal fort sérieusement. Cela avait naturellement ameuté au moins mille personnes commentant toutes diversement l'incident.

Hier, j'ai oublié de te parler de Pierre. Aussitôt arrivé à la caserne, je me suis mis à sa recherche, mais sans succès. En dernier ressort, je suis allé au bureau de la mobilisation où j'ai appris qu'il n'était affecté à aucun régiment stationné à Montluçon. Comme je sortais du bureau, j'ai rencontré Alphonse Mosnier de Nades qui m'a annoncé qu'il était parti le premier jour de la mobilisation à destination de Roanne ou de Montbrison. Je le crois à la compagnie de dépôt. Tant mieux, car il sera loin du feu et du danger.

Il n'y a que pour Augustin que je n'ai aucune nouvelle et il ne n'est pas possible d'en avoir. Dès que je saurai ma nouvelle destination, je te donnerai mon adresse, et j'attends de toi de longues et nombreuses lettres.

Tâche donc d'avoir du courage, comme en ont tous ceux qui arrivent tous les jours. C'est un devoir bien triste, bien pénible à remplir, mais il faut s'en acquitter.

Je te répéterai ce que je te dirai souvent, que toutes mes pensées les plus chères vont à vous tous et que je pense souvent à notre bonheur interrompu, mais que j'espère bien retrouver un jour, mille bons baisers à tous,

Albert

Montluçon, 8 Août 1944.

Ma chère Némie,

J'ai reçu ta lettre
ce soir: le facteur me l'a
remise comme je revenais
du cantonnement. Inutile
de te dire combien j'ai été
heureux de te lire. Écris-moi
aussi souvent que tu
pourras, cela me fait bien
plaisir de connaître tous
les petits riens que tu me
racontes.

Hier soir, j'ai rencontré
mon cousin Charles de

Moulins. Je l'attends ce soir et
je lui ai offert un lit.

J'ai fait aussi la rencontre
de Gilbert de Naves. Il couche
chez Beaudoux.

La journée d'aujourd'hui
s'est passée exactement comme
les précédentes; elle a été
aussi monotone et aussi
abrutissante. Vrai, cette vie de
soldat, cette promiscuité avec
toutes sortes d'individus ne
sont guère agréables.

Les nouvelles officielles
sont toujours peu nombreuses.
Cependant elles annoncent
aujourd'hui que les troupes
françaises auraient occupé
un petit village en Alsace.
C'est donc la marche en

avant et l'investissement
de l'Allemagne. Des nouvelles
non officielles, reçues par le
Centre annonçaient 18.000
morts allemands sous les murs
de Liège. J'ai bien peur que
ce soit trop beau pour être
vrai. Du fait du départ
du 12^e, Montluçon est
bien moins animé; les soldats
y sont sans doute plus nombreux
qu'en temps ordinaire, mais
ils sont moins bruyants et
moins exubérants que toute
cette jeunesse partie hier, et les
voir partir, si gai, si pleins
d'entrain, mes yeux se sont
moillés quand j'ai pensé que
tous ne reviendraient pas.

Je n'ai pas vu Madame

Gaud depuis le jour de
mon arrivée; mais je suis
sûr qu'elle est bien chagriné.

Il en est de même de Madame
Constans. Hier, quand son
fils Pierre est parti avec
le 12^{1^e}, elle pleurait tant
que je l'entendais de la maison.

Le petit jardin est bien
fleuri; mais l'ouragan de
lundi lui a fait du
mal et a cassé quelques
geraniums. Il y a quelques
sauces de fleuries. Si je reste
encore quelques jours. J'aurai
le plaisir de les voir toutes
en fleurs.

Au revoir, embrasse bien Frédéric
souvent et longuement pour moi.
Bonne des choses à ton père et
à Annette. Je t'embrasse bien fort
Albert

Montluçon, 8 août 1914,

Ma chère Noémie,

J'ai reçu ta lettre ce soir : le facteur me l'a remise comme je revenais du cantonnement. Inutile de te dire combien j'ai été heureux de te lire. Ecris-moi aussi souvent que tu pourras, cela me fait bien plaisir de connaître tous les petits riens que tu me racontes.

Hier soir, j'ai rencontré mon cousin Charrier de Moulins. Je l'attends ce soir et je lui ai offert un lit. J'ai fait aussi la rencontre de Gilbert de Naves. Il couche chez Beaudoux.

La journée d'aujourd'hui s'est passée exactement comme les précédentes ; elle a été aussi monotone et aussi abrutissante. Vrai, cette vie de soldat, cette promiscuité avec toutes sortes d'individus ne sont guère agréables.

Les nouvelles officielles sont toujours peu nombreuses. Cependant elles annoncent aujourd'hui que les troupes françaises auraient occupé un petit village en Alsace. C'est donc la marche en avant et l'investissement de l'Allemagne. Des nouvelles non officielles, reçues par le "centre" annonçaient 18 000 morts Allemands sous les murs de Liège. J'ai bien peur que ce soit trop beau pour être vrai. Du fait du départ du 121ème, Montluçon est bien moins arrivé ; les soldats y sont sans doute plus nombreux qu'en temps ordinaire, mais ils sont moins bruyants et moins exubérants que toute cette jeunesse partie hier, à les voir partir, si gais, si pleins t'entraînent, mes yeux se sont mouillés quand j'ai pensé que tous ne reviendraient pas.

Je n'ai pas vu Madame Gaud depuis le jour de mon arrivée ; mais je suis sûr qu'elle est bien chagrinée. Il en est de même de Madame Constans. Hier, quand son fils Pierre est parti avec le 121ème, elle pleurait tant que je l'entendais de la maison.

Le petit jardin est bien fleuri ; mais l'ouragan de lundi lui a fait du mal et a cassé quelques géraniums. Il y a quelques sauges de fleuries. Si je reste quelques jours j'aurai le plaisir de les voir toutes en fleurs.

Au revoir, embrasse bien André souvent et longuement pour moi.

Bien des choses à ton père et à Annette.

Je t'embrasse bien fort.

Albert

Montluçon, 12 Août 1944.

Ma chère Soémie,

J'ai été bien déçu
tous ces jours-là. J'attendais
toujours une lettre de toi et
je n'ai rien reçu. Mas-tu écrit?
Je suis sûr que oui; mais
tes lettres ne doivent pas me
parvenir.

Je te répète ce que je t'ai
dit maintes fois: écris-moi
souvent, bien souvent. Sans
doute, tu auras peu de
choses à me dire, mais quand
tu m'auras parlé de notre
petit André; quand tu
m'auras dit comment tu
passes tes journées, il me
semblera que je suis auprès de

vous et ce sera beaucoup
pour moi.

Selon toutes probabilités,
nous quittons Montluçon
Vendredi ou Samedi. Quand je
serai dans notre nouvelle
résidence, je te parlerai peu
de ce que je ferai. Il faut que
la discrétion la plus absolue
soit gardée. Beaucoup de
lettres sont décachées par
l'autorité militaire. Si elles
contiennent des détails
pouvant intéresser en quoi
que ce soit la défense nationale,
les destinataires ne les reçoivent
pas. Je t'avertis donc. Comme
nouvelle résidence, ce sera
toujours l'endroit que j't'avais
indiqué. Du moins, c'est ce
que l'on dit partout. Je
te parlerai de moi; de ma
santé, c'est tout ce qui pourra
t'intéresser.

La prochaine fois que tu

m'éciras, tu n'as pas besoin de
mettre de timbre sur la lettre.
Tu libelleras l'adresse ainsi:

Melhi Albert

adjudant au 98^e Territorial,
2^e Compagnie
Montluçon.

Ne pas oublier de mettre Montluçon,
car c'est d'ici que toute la
correspondance sera adressée à
l'endroit où nous serons.

J'ai de nouvelles particulières
à t'annoncer. J'ai vu Madame
Gaud aujourd'hui; elle a bien
changé; tant elle pleure à cause
de son petit François. Elle vient
demain pour arranger un peu
dans la maison.

Je compte donc que tu m'éciras
souvent. Dans cette copieuse
embrasse bien, bien fort notre
petit André.

Bien des choses à ton père et
le bonjour à Annette.

Mille bons baisers

Albert

Montluçon, 12 août 1914.

Ma chère Noémie,

J'ai été bien déçu tous ces jours-là. J'attendais toujours une lettre de toi et je n'ai rien reçu. M'as-tu écrit ? Je suis sûr que oui ; mais tes lettres ne doivent pas me parvenir.

Je te répète ce que je t'ai dit maintes fois : écris-moi souvent, bien souvent.

Sans doute, tu auras peu de choses à me dire, mais quand tu ni auras parlé de notre petit André ; quand tu ni auras dit comment tu passes tes journées, il me semblera que je suis auprès de vous et ce sera beaucoup pour moi.

Selon toutes probabilités, nous quittons Montluçon vendredi ou samedi. Quand je serai sans notre nouvelle résidence, je te parlerai peu de ce que je ferai. Il faut que la discrétion la plus absolue soit gardée. Beaucoup de lettres sont décachetées par l'autorité militaire. Si elles contiennent des détails pouvant intéresser en quoi que ce soit la défense nationale, les destinataires ne les reçoivent pas. Je t'avertis donc. Comme nouvelle résidence, ce sera toujours l'endroit que je t'avais indiqué. Du moins, c'est ce que l'on dit partout. Je te parlerai de moi ; de ma santé, c'est tout ce qui pourra t'intéresser.

La prochaine fois que tu m'écriras, tu n'as pas besoin de mettre de timbre sur la lettre. Tu libelleras l'adresse ainsi:

Melin Albert

Adjudant au 98^{ème} territorial,

2^{ème} compagnie

Montluçon

Ne pas oublier de mettre Montluçon, car c'est d'ici que toute la correspondance sera adressée à l'endroit où nous serons.

Pas de nouvelles particulières à t'annoncer. J'ai vu Madame Gaud aujourd'hui ; elle a bien changé tant elle pleure à cause de son petit François. Elle vient demain pour arranger un peu dans la maison.

Je compte donc que tu m'écriras souvent. Dans cette espérance embrasse bien, bien fort notre petit André. Bien des choses à ton père et le bonjour à Annette. Mille bons baisers.

As-tu des nouvelles de Pierre et de Augustin ? Je ne sais rien.

Albert

Chatillon, 16 Septembre 1914

Ma chère Noémie,

Tous ces jours, je n'ai pas pu t'écrire longuement, j'avais quelques petites occupations dans la journée; aussi j'ai dû me contenter de t'envoyer des cartes que tu as reçu, je l'espère.

D'après ce que tu me dis, je reçois toutes tes lettres. Quelques-unes ont plus de retard que les autres, ce qui fait qu'il m'arrive d'en avoir plusieurs le même jour. De mon côté, je t'écris presque tous les jours, je ne reste jamais plus de deux jours sans t'envoyer de mes nouvelles; mais le service est si mal fait ou du moins si difficile à faire que tu me

reçois rien d'une façon régulière.
Quoi te dire de ce que je
fais? Rien. C'est si peu
intéressant et si ~~peu~~ monotone
que tous nous nous ennuyons
beaucoup. Pendant une semaine,
j'ai fait emplir de grosses
pierres la cheminée d'aération
d'une poudrière. J'ai fait mettre
là dedans 2 mètres cubes de pierres,
de quoi bâtir une petite maison.
Pendant ce temps, les autres
creusent des tranchées au
milieu des bois et abattent tous
les arbres qui les gênent. C'est
une destruction complète. Il y a
des forêts qui en ont pour 11
ou 20 ans à s'en remettre.

On me demande si la guerre
durera longtemps? Personne ne
le sait, pas même ceux qui
commandent. Mais l'impression
de tous, c'est que ce sera long.
En ce qui me concerne, je ne
crois pas partir d'ici avant le

mois de Janvier. Bien entendu, je
ne sais rien de précis, c'est une
opinion toute personnelle.

Je crois avoir assez de
linge. Il n'y a que les chaussettes
qui me feront défaut, mais il
est vrai que c'est la chose la
plus facile à me procurer.
Il vient des marchands de
Besançon jusque là. On peut
en acheter pour 12 sous. Celles
que j'ai emportées de Montluçon
étaient en bien mauvais
état, et dans les gros souliers,
elles ne résistent pas longtemps.
Aussi, quand elles sont par
trop mauvaises, je les jette.
Comme il y a beaucoup de
tomates, tu pourrais faire
quelques bouteilles de conserves
(dans des bouteilles de champagne)
à la condition que tu aies le
temps, bien entendu. Je te
rappelle qu'on met 1 gr d'acide
salicylique par litre de
juice.

D'après ce que tu me dis,
mon petit André prend bien de
la connaissance et vient bien
intéressant. J'en suis bien
content, mais je suis bien privé
de ne pas le voir. Quand
tu m'écriras, tu me diras si
ses jambes prennent de la force
et si tu lui fais prendre ce
que je te disais. Dis-moi aussi
si tu as reçu mon mandat et
si tu as pu le toucher avec
la procuration que je t'ai envoyée
dimanche dernier.

En même temps que ta lettre,
je recevais une carte des cousines.
Je trouve étrange que mon oncle
n'ait rien reçu: j'envoie toujours
aux uns et aux autres le même
jour. Quand tu les reverras, tu
leur diras que je ne les oublie pas.

Au revoir, ma chère Némie.
Embrasse bien fort mon petit André
pour moi. Bien des choses à ta
père. Bonjour à Annette. Q. t. elle des
nouvelles de son fils.

Bien toujours à Charlotte. La mère

Bonne soirée

Albert

Châtillon, 16 septembre 1914.

Ma chère Noémie,

Tous ces jours, je n'ai pas pu t'écrire longuement, j'avais quelques petites occupations dans la journée ; aussi j'ai dû me contenter de t'envoyer des cartes que tu as reçu, je l'espère.

D'après ce que tu me dis, je reçois toutes tes lettres. Quelques-unes ont plus de retard que les autres, ce qui fait qu'il m'arrive d'en avoir plusieurs le même jour. De mon côté, je t'écris presque tous les jours, je ne reste jamais plus de deux jours sans t'envoyer de mes nouvelles ; mais le service est si mal fait su du moins si difficile à faire que tu reçois rien d'une façon régulière.

Quoi te dire de ce que je fais, Rien. C'est si peu intéressant et si monotone que tous nous nous ennuyons beaucoup. Pendant une semaine, j'ai fait remplir de grosses pierres la cheminée d'aérations d'une poudrière. J'ai fait mettre là-dedans 21 mètres cubes de pierres, de quoi bâtir une petite maison. Pendant ce temps, les autres creusent des tranchées au milieu des bois et abattent tous les arbres qui les gênent. C'est une destruction complète. Il y a des forêts qui ont pour 15 ou 20 ans à s'en remettre.

Tu me demandes si la guerre durera longtemps ? Personne ne le sait, pas même ceux qui commandent. Mais l'impression de tous, c'est que sera long. En ce qui me concerne, je ne crois pas partir d'ici avant le mois de Janvier. Bien entendu, je ne sais rien, de précis, c'est une opinion toute personnelle.

Je crois avoir assez de linge. Il n'y a que les chaussettes qui me feront défaut, mais il est vrai que c'est la chose la plus facile à me procurer. Il vient des marchands de Besançon jusque là. On peut en acheter pour 13 sous. Celles que j'ai emportées de Montluçon étaient en bien mauvais état, et dans les gros souliers, elles ne résistent pas longtemps. Aussi, quand elles sont par trop mauvaises, je les jette. Comme il y a beaucoup de tomates, tu pourrais faire quelques bouteilles de conserves (dans des bouteilles de champagne) à la condition que tu ais le temps, bien, entendu. Je te rappelle qu'on met 1 gr d'acide salicylique par litre de purée.

D'après ce que tu me dis, mon petit André prend bien de la connaissance et vient bien intéressant.

J'en suis bien content, mais je suis bien privé de ne pas le voir. Quand tu m'écrieras, tu me diras si ses jambes prennent de la force et si tu lui fais prendre ce que je te disais. Dis-moi aussi si tu as reçu mon mandat et si tu as pu le toucher avec la procuration que je t'ai envoyée dimanche dernier.

En même temps que ta lettre, je recevais une carte des cousines.

Je trouve étrange que mon oncle n'ait rien reçu : j'envoie toujours aux uns et aux autres le même jour. Quand tu les reverras, tu leur diras que je ne les oublie pas.

Au revoir, ma chère Noémie. Embrasse bien fort mon petit André pour moi.

Bien des choses à ton père. Bonjour à Annette. A-t-elle des nouvelles de son fils ?

Ecris toujours à Châtillon-le-Duc.

Bon baisers.

Albert

Chatillon, 27 Septembre 1914.

Ma chère Sœur,

Dans ma dernière lettre, je te disais que contrairement à ce que j'espérais, je ne pourrais aller me promener à Besançon. À peine ma lettre était-elle la boîte que j'ai eu l'autorisation d'y aller. La ville n'est pas belle, il n'y a pas de très beaux quartiers. Seul le Doubs qui traverse la ville lui donne un peu de gaieté. Pendant mon court séjour, j'ai eu l'occasion d'aller visiter un hôpital de blessés. Le camarade qui était ^{avec} à côté de moi connaissait un jeune homme blessé. On nous a donc permis de le voir. Ils étaient

La peine de savoir que l'été s'est mal passé. On attendait, en France, le bien pour moi. Je lui ai écrit une carte de Besançon, ainsi qu'à Monome. Toujours à Smette. Sans savoir l'élber.

qu'ils se seraient engagés en masse
pour servir à nos côtés; mais très
peu ont fait ce bon mouvement. La
plupart sont des personnages peu
intéressants qui trouvent ainsi le
moyen de ne servir ni chez nous, ni
en Allemagne. On les occupe un
peu; il paraît qu'il y a quelques
jours, on en avait expédié quinze
cents en Lozère; mais je ne sais à
quoi on les a occupés.

Je vois dans ta dernière lettre
que tu te désolés en voyant le
départ de territoriaux pour aller
au combat. Je ne puis que te répéter
de ne pas te désoler. On n'a pris
que les plus jeunes (classe 99) et
je t'ai dit pourquoi. En second
lieu, en supposant qu'on fasse appel
à d'autres classes, on ne peut,
vu notre âge et notre manque
d'entraînement que nous donner
des postes peu dangereux. Mais, je te
le répète, le rôle de la territoriale

n'est pas d'aller au feu, mais d'occuper les fronts et notre territoriale.

Chatillon, 27 septembre 1914.

Ma chère Noémie,

Dans ma dernière lettre, je te disais que contrairement à ce que j'espérais, je ne pourrais aller me promener à Besançon. A peine ma lettre était-elle à la boîte que j'ai eu l'autorisation d'y aller.

La ville n'est pas belle, il n'y a pas de bien beaux quartiers. Seul le Doubs qui traverse la ville lui donne un peu de gaieté. Pendant mon court séjour, j'ai eu l'occasion d'aller visiter un hôpital de blessés. Le camarade qui était avec moi connaissait un jeune homme blessé. On nous a donc permis de le voir. Ils étaient trois dans la même salle, tous trois blessés à l'épaule par des éclats d'obus au moment des combats de Lorraine. Ils nous ont tous dit que notre artillerie est très meurtrière, et que les Allemands perdent beaucoup plus de monde que nous. Lorsqu'on avance sur le champ de bataille, on trouve paraît-il des tranchées entières d'Allemands morts, tandis que de notre côté, quelques hommes seulement y restent. Les jeunes gens que nous avons vus sont plein d'entrain et de courage. Ils nous ont parlé un peu de la vie sur le champ de bataille.

Tous les jours ils partaient longtemps avant le jour pour occuper des tranchées construites pendant la nuit par le génie. Une fois là-dedans, s'ils n'avaient pas l'occasion de combattre, ils passaient leur temps à lire le journal, à jouer aux cartes ou à dormir. Il paraît que l'odeur de la poudre endort et qu'au plus fort de la bataille, il arrive que des soldats ronflent à poings fermés dans les tranchées où on les a mis. Parmi les blessés, il y en a une très petite quantité de sérieusement atteints. Les blessures les plus nombreuses sont aux bras, à l'épaule. En général, elles guérissent assez rapidement, ce qui permet, dès la guérison de renvoyer les soldats de nouveau au combat.

Pendant mon séjour à Besançon, j'ai vu une quantité de réfugiés alsaciens. Ce sont des individus, hommes et femmes de 18 à 50 ans partis de chez eux pour ne pas servir dans les rangs allemands. Le gouvernement les héberge et les nourrit ; on croyait qu'ils se seraient engagés en masse pour servir à nos côtés ; mais très peu ont fait ce bon mouvement. La plupart sont des personnages peu intéressants qui trouvent ainsi le moyen de ne servir ni chez nous, ni en Allemagne. On les occupe un peu ; il paraît qu'il y a quelques jours on en avait expédié quinze cents en Lozère ; mais je ne sais pas à quoi on les a occupés.

Je vois dans ta dernière lettre que tu te désolés en voyant le départ de territoriaux pour aller au combat. Je ne puis que te répéter de ne pas te désoler. On n'a pris que les plus jeunes (classe 99) et je t'ai dit pourquoi. En second lieu, en supposant qu'on fasse appel à d'autres classes, on ne peut, vu notre âge et notre manque d'entraînement que nous donnent des postes peu dangereux. Mais, je te le répète, le rôle de la territoriale n'est pas d'aller au feu, mais d'occuper les forts et notre territoire.

Dès que tu auras reçu ma lettre, envoie-moi donc une chemise en flanelle pour l'hiver. J'en ai déjà une. D'un autre côté une des petites chemises jaune est hors de service. Elle est toute en loques, je vais la jeter. Il faudra envoyer le paquet par la poste et recommandé. Tu demanderas au facteur jusqu'à quel poids on a droit, et tu feras le paquet en conséquence. Quand tu m'écriras, dis-moi aussi si la bosse de Nonome est passée. J'ai bien eu de la peine de savoir qu'il s'était fait mal. En attendant embrasse le bien pour moi.

Bien des choses à ton père. Je lui ai envoyé une carte de Besançon, ainsi qu'à Nonome. Bonjour à Annette.

Bons baisers.

Albert

Chatillon, le 4 Octobre 1944.

Si on annulle
que je serai toujours
beaucoup d'avant des
nouvelles de son fils
quant elle pourrais donner

Ma chère Mémie,

Ainsi que je te l'ai promis,
je vais causer avec toi, ce soir, un
peu plus longtemps qu'il m'a été
possible de le faire dans la journée.

Je t'assure qu'on ne nous
laisse guère inactifs. Soit: exercices,
soit travaux de défense, jamais
nous ne sommes inactifs. Cette vie me
réussit très bien; j'en ai jamais de
maux de tête et de digestions un
peu laborieuses comme à Montluçon.

Seulement, je remarque une chose; tous
les jours en me regardant dans la
 glace; je grisonne fort sur les temps.
Tu sais qu'à Montluçon, quelques fils
blancs se mêlaient à ma chevelure,

mais, depuis, je ne m'amuse pas à les compter. Est-ce l'ennui? Je le crois, en tous cas, je ne porte à ravis, il ne faut donc pas porter peine à ce sujet.

Aujourd'hui, nous avons manœuvré devant le général yvernois de Besançon. Il trouve que pour des hommes de notre âge, nous nous en acquittions fort bien. Tu vois ainsi qu'on cherche à nous entraîner de toutes les façons. Mais, je crois bien qu'on n'aura guère besoin de nous pour faire le coup de feu, car les journaux nous annoncent l'arrivée de troupes hindoises et de troupes noires qui se chargeront bien, d'ici quelques jours de mettre un terme à cette bataille qui dure depuis si longtemps. À ce sujet, un de nos amis, sous-officier à la Compagnie a reçu une lettre d'un

de ses parents actuellement sur la ligne de feu. Tu sais que nombre de marocains sont dans nos rangs. Oh bien! Il paraît que dans les musettes de bon nombre d'entre eux, on trouve des quantités d'oreilles d'allemands. La chose est un peu barbare et lugubre, mais avec des gens qui se conduisent avec autant de sauvagerie, on est prêt à tout pardonner.

Il faut que je te dise que beaucoup des femmes des officiers, des sous-officiers et même des soldats du régiment sont venues le soir à Chatillon. Il y en a deux qui y étaient encore aujourd'hui: elles ont assisté de loin à la bataille ou plutôt à la manœuvre que nous avons faite. Quand elles nous ont vu charger à la baïonnette, elles se sont mises à pleurer à chaudes larmes. Je ne t'annonce pas ces

arrivés pour te faire regretter de
n'être pas venue. Je sais bien qu'avec
notre petit André, tu ne peux
pas te déplacer facilement, et puis,
même sans cela, je trouve que
ce sont beaucoup de dérangements
pour passer quelques heures ensemble,
et puis, il me semble que la
nouvelle séparation doit être
au moins aussi pénible que la
première; et, à mon avis, je
ne me sens pas le courage de
la recommencer.

J'ai mon chandail. Il m'a
coûté 4.90. Le col était banch je
l'ai fait couper, et avec, je me suis
fait faire une passe montagne.
J'ai de bons gants fourrés à 4.70.
Des chaussettes de laine à 1.85 la
paire. J'ai aussi une bonne
ceinture de flanelle. Tu vois que je
ne risque rien du tout.

En revais, et bousors il est

Je n'ai pas de sous, j'arrive de la main droite et puis un peu fatigué. Mes merveilleuses
gaines pour moi-même petit André et pour toi mon adorable ton pied.
Surtout -

Châtillon, le 4 octobre 1914.

Ma chère Noémie,

Ainsi que je te l'ai promis, je vais causer avec toi, ce soir, un peu plus longtemps qu'il m'a été possible de le faire dans la journée. Je t'assure qu'on ne nous laisse guère inactifs. Soit : exercices, soit travaux de défense, jamais nous ne sommes inactifs. Cette vie me réussit très bien : je n'ai jamais de maux de tête et de digestions un peu laborieuses comme à Montluçon. Seulement, je remarque une chose : tous les jours en me regardant dans la glace : je grisonne fort sur les tempes. Tu sais qu'à Montluçon, quelques fils blancs se mêlaient à ma chevelure, mais, depuis, je ne m'amuse pas à les compter. Est-ce l'ennui ? Je le crois, en tout cas, je me porte à ravir, il ne faut donc pas porter peine à ce sujet.

Aujourd'hui, nous avons manœuvré devant le général gouverneur de Besançon. Il trouve que pour des hommes de notre âge, nous nous en acquittons fort bien. Tu vois ainsi qu'on cherche à nous entraîner de toutes les façons. Mais, je crois bien qu'on n'aura guère besoin de nous pour faire le coup de feu, car les journaux nous annoncent l'arrivée de troupes hindoues et de troupes noires qui se chargeront bien, d'ici quelques jours de mettre un terme à cette bataille qui dure depuis si longtemps. A ce sujet, un de nos amis, sous-officier à la compagnie a reçu une lettre d'un de ses parents actuellement sur la ligne de feu. Tu sais que nombre de marocains sont dans nos rangs. Et bien ! Il paraît que dans les musettes de bon nombre d'entre eux, on trouve des quantités d'oreilles d'Allemands. La chose est un peu barbare et lugubre, mais avec des gens qui se conduisent avec autant de sauvagerie, on est prêt à tout pardonner.

Il faut que je te dise que beaucoup des femmes des officiers, des sous-officiers et même des soldats du régiment sont venues les voir à Châtillon. Il y en a deux qui y étaient encore aujourd'hui. Elles ont assisté de loin à la bataille ou plutôt à la manœuvre que nous avons faite. Quand elles nous ont vu charger à la baïonnette, elles se sont mises à pleurer à chaudes larmes. Je ne t'annonce pas ces arrivées pour te faire regretter de n'être pas venue. Je sais bien qu'avec notre petit André, tu ne peux pas te déplacer facilement, et puis, même sans cela, je trouve que ce sont beaucoup de dérangements pour passer quelques heures ensemble, et puis, il me semble que la nouvelle séparation doit être au moins aussi pénible que la première ; et, à mon avis, je ne me sens pas le courage de la recommencer.

J'ai mon chandail. Il m'a coûté 4F90. Le col était haut. Je l'ai fait couper, et avec je me suis fait faire un passe- montagne. J'ai de bons gants fourrés à 3F90. Des chaussettes de laine à 1F95 la paire. J'ai aussi une bonne ceinture de flanelle. Tu vois que je ne risque rien du froid.

Au revoir, et bonsoir, il est 8 heures du soir, j'arrive de la manœuvre et suis un peu fatigué. Mes meilleurs baisers pour mon petit André et pour toi. Mon affection à ton père. Bonjour à Annette.

Albert

Dis à Annette que je serais toujours heureux d'avoir des nouvelles de son fils quand elle pourra m'en donner.

Riom, 11 novembre 1914.

Ma chère Nœmie,

Ainsi que je te le faisais prévoir dans ma dernière lettre, je quitte Riom, je fais partie d'un détachement envoyé au 30^e. Je ne connais ni l'heure, ni le jour du départ: peut-être ce soir, ou plus sûrement dans deux jours, car on va nous vacciner pour la seconde fois contre la typhoïde, et il faut attendre que le vaccin ait fait son effet. Il y a donc bien des chances pour que je ne sois plus ici quand tu meiras. Tu ne m'éciras donc plus ici, tu attendras que je te donne ma nouvelle adresse.

Contrairement à ce que je croyais, le 30^e n'est pas en Alsace. Les dernières lettres reçues ici par des soldats indiquaient qu'il était à Fontenoy. Tu te rendras compte de la position sur la carte: c'est au milieu d'une ligne droite qui joindrait Compiègne et Soissons. Je crois que c'est la région où doit se trouver Augustin. Si je pourrais avoir le bonheur de le rencontrer!
Tu pourras dire à Annette que j'ai fait sa commission: la lettre a été mise à la

poste lundi matin. Du reste je t'adresse le
recu au cas où il y aurait une réclamation
à faire si la lettre ne parvenait pas à son fils.
Quand j'ai donc passé plus d'un mois ici.
Quand j'ai quitté Chatillon, je n'espérais
pas tant de bonheur, je ne croyais pas
vous voir tous deux aussi souvent que
j'ai pu le faire. Je pars, non pas le cœur
joyeux, mais content de vous avoir embrassé
il n'y a pas longtemps. Maintenant c'est
pour moi le sort dans l'inconnu, mais j'ai
l'espoir de vous revoir tous. Si le hasard
veut que je ne revienne pas, je te confie
notre petit André en qui j'ai mis
toutes mes espérances. Je ne t'en dis pas plus
long à ce sujet: tu me devras, et ce passage
de ma lettre est trop dur pour moi et le
sera trop pour toi.

Qu'on revienne, dans l'espérance d'être
réunis de nouveau tous, je t'envoie ainsi
qu'à petit André mes meilleurs baisers.
Ma meilleure affection à ton père. Bien des
choses de ma part à Annette.

Bons baisers,

Alber

Riom, 11 novembre 1914.

Ma chère Noémie,

Ainsi que je te le faisais prévoir dans ma dernière lettre, je quitte Riom, je fais partie d'un détachement envoyé au 305. Je ne connais ni l'heure, ni le jour du départ : peut-être ce soir, ou plus sûrement dans deux jours, car on va nous vacciner pour la seconde fois contre la thyphoïde et il faut attendre que le vaccins ait fait son effet. Il y a donc bien des chances pour que je ne sois plus ici quand tu me liras. Tu ne m'écriras donc plus ici, tu attendras que je te donne ma nouvelle adresse.

Contrairement à ce que je croyais, le 305 n'est pas en Alsace. Les dernières lettres reçues ici par des soldats indiquaient qu'il était à Fontenoye. Tu te rendras compte de la position sur la carte : c'est au milieu d'une ligne droite qui joindrait Compiègne et Soissons. Je crois que c'est la région où doit se trouver Augustin. Si je pouvais avoir le bonheur de le rencontrer !

Tu pourras dire à Annette que j'ai fait sa commission : la lettre a été mise à la poste lundi matin. Du reste je t'adresse le reçu au cas où il y aurait une réclamation à faire si la lettre ne parvenait pas à son fils.

J'ai donc passé plus d'un mois ici. Quand j'ai quitté Châtillon, je n'espérais pas tant de bonheur, je ne croyais pas vous voir tous deux aussi souvent, que j'ai pu le faire. Je pars, non pas le cœur joyeux, mais content de vous avoir embrassé il n'y a pas longtemps. Maintenant c'est pour moi le saut dans l'inconnu, mais j'ai l'espoir de vous revoir tous. Si le hasard veut que je ne revienne pas, je te confie notre petit André en qui j'ai mis toutes mes espérances. Je ne t'en dis pas plus long à ce sujet : tu me devines, et ce passage de ma lettre est trop dur pour moi et le sera trop pour toi.

Au revoir, dans l'espérance d'être réunis de nouveau tous, je t'envoie ainsi qu'à petit André mes meilleurs baisers. Ma meilleure affection à ton père. Bien des choses de ma part à Annette.

Bons baisers.

Albert

Le Louhèze 27 Novembre 1914.
(Aisne)

Lettre N° 2.

Je numérote pour voir
si tu reçois tout ce que
je t'adresse. Les lettres mettent
de 4 à 5 jours pour nous parvenir

Ma chère Noémie,

J'espère que tu auras reçu
toutes les cartes que je t'ai adressées pendant
mon voyage, ainsi que la lettre que je t'ai envoyée
d'Amblèmy. Ainsi que je te le disais, je suis
actuellement en demi-repos jusqu'au 3 Janvier.
Demain ou après demain, j'irai occuper des
tranchées tout à fait à l'arrière de la ligne
de combat. Hier, je suis allé en compagnie
du lieutenant visiter les dites tranchées. Je
n'aurais jamais vue une pareille installation.
Figure-toi des fossés de la hauteur d'un homme,
recouvertes par endroits de gros madriers. De temps
en temps, le fossé est plus large et forme
comme une véritable cabane souterraine.
Ce sont là les chambres de repos où se mettent
les hommes qui ne sont pas désignés pour
veiller. Il y a aussi une cabane, une
"cagnat" comme on l'appelle pour le chef de
section. Celle que j'ai vue hier est
véritablement luxueuse: c'est une des mieux
dans son genre. Un homme y tient debout sans
difficulté. Dans le fond, une cheminée où

flambait un bon feu. De chaque côté, deux
bas-flancs pour se reposer; comme meubles,
deux chaises et une table. La cabane est
fermée par une porte. Si partout on est
installé comme cela, je me demande quel est
le facteur qui interviendra pour décider de
la fin de cette terrible guerre. En ce moment,
je ne suis pas malheureux: je cantonne dans
un petit village de la commune d'Orbligny,
à Le Lorhet. Je couche dans un lit; mais
c'est un luxe que je ne pourrai me payer
bien longtemps. Tout le jour, on entend une
cannonade effroyable; mais d'étonnant à
cela, car nous sommes à quelques kilomètres
seulement de la ligne de combat. La nuit, on
entend bien distinctement les coups de feu et
le bruit des mitrailleuses. Dans le jour,
il m'est pas drôle de voir ensemble deux
ou trois avions qui se donnent la chasse.
Pas besoin, comme tu vois de courir à un
meeting d'aviation. Les avions ont pour
but surtout de reconnaître l'emplacement
des batteries d'artillerie pour le signaler ensuite
et permettre de tirer. Hier, en allant voir
les tranchées avec le lieutenant, j'ai vu
passer au-dessus de ma tête les premiers
obus. C'étaient des "mammites" dirigés contre
des batteries d'artillerie qui elles n'ont du reste
pas atteint. On entend un long sifflement
puis un bruit épouvantable en éclatant. Elles
tombaient à environ cent cinquante mètres
de nous, dans un beau-fond. nous étions bien
à l'abri dans le bois. Il paraît que cela veut

rien à côté de ce que l'on entend dans les tranchées, et que du reste on s'y habitue assez rapidement. Dans les tranchées, les obus ne sont pas par trop dangereux; seules le sont les balles des fusils ou des mitrailleuses; aussi faut-il éviter de regarder par trop longtemps dans les créneaux par lesquels on tire.

Bien, j'ai vu beaucoup de soldats que j'avais vus déjà à Riom. J'ai rencontré aussi Gazut un camarade d'école normale. Il m'a appris que Raphaël, Clémencez et quelques autres étaient dans les tranchées aux environs. J'espère bien les voir un jour ou un autre.

Comme nourriture, je te répète que c'est par fait. Il y a

même du luxe. Un des officiers de
la compagnie est un banquier
de Clermont. Tous les jours il
reçoit des colis de provision et de
de friandises qui il s'empresse de
partager avec nous.

Il ne me sera probablement
pas possible de t'écrire tous les jours;
mais j'ai pense pouvoir le faire
tous les deux ou trois jours. De
ton côté, écris-moi aussi souvent
et aussi longuement que tu pourras
le faire. Parle-moi de notre
petit André, de ce que tu fais,
de tout ce qui se passe, pour que
vive de lui un peu de votre
vie.

Embrasse bien fort mon
petit André. Bien des choses
à ton père. Le bonjour à toute
bonne nuit mille bons baisers
Albert

adjudant, 305^e d'Infanterie, 18^e C^e
Secteur postal N^o 58

Le Soulier, 27 novembre 1914. (Aisne)

Lettre n° 2 :

Je numérote pour voir
si tu reçois tout ce que
je t'adresse. Les lettres mettent
de 4 à 5 jours pour nous parvenir.

Ma chère Noémie,

J'espère que tu auras reçu toutes les cartes que je t'ai adressées pendant mon voyage, ainsi que la lettre que je t'ai envoyée d'Amblémy. Ainsi que je te le disais, je suis actuellement en demi-repos jusqu'au 3 Janvier. Demain ou après demain, j'irai occuper des tranchées tout à fait à l'arrière de la ligne de combat. Hier, je suis allé en compagnie du Lieutenant visiter les dites tranchées. Je n'aurais jamais cru à une pareille installation. Figure-toi des fossés de la hauteur d'un homme, recouvertes par endroits de gros madriers. De temps en temps, le fossé est plus large et forme comme une véritable cabane souterraine. Ce sont là les chambres de repos où se mettent les hommes qui ne sont pas désignés pour veiller. Il y a aussi une cabane, une « cagnat » comme on l'appelle pour le chef de section. Celle que j'ai vue hier est véritablement luxueuse : c'est une des mieux dans son genre. Un homme y tient debout sans difficulté. Dans le fond, une cheminée où flambait un bon feu. De chaque côté, deux bas-flancs pour se reposer ; comme meubles deux chaises et une table. La cabane est fermée par une porte. Si partout on est installé comme cela, je me demande quel est le facteur qui interviendra pour décider de la fin de cette terrible guerre. En ce moment, je ne suis pas malheureux : je cantonne dans un petit village de la commune d'Amblémy, à Le Soulier. Je couche dans un lit ; mais c'est un luxe que je ne pourrai me payer bien longtemps. Tout le jour, on entend une canonnade effroyable ; rien d'étonnant à cela, car nous sommes à quelques kilomètres seulement de la ligne de combat. La nuit, on entend bien distinctement les coups de feu et le bruit des mitrailleuses. Dans le jour, il n'est pas drôle de voir ensemble deux ou trois aréoplanes [sic] qui se donnent la chasse. Pas besoin, comme tu vois de courir à un meeting d'aviation. Les aréoplanes [sic] ont pour but surtout de reconnaître l'emplacement des batteries d'artillerie pour le signaler ensuite et permettre de tirer. Hier, en allant voir les tranchées avec le lieutenant, j'ai vu passer au-dessus de ma tête les premiers obus. C'étaient des « marmites » dirigées contre des batteries d'artillerie qu'elles n'ont du reste pas atteint. On entend un long sifflement puis un bruit épouvantable en éclatant. Elles tombaient à environ cent cinquante mètres de nous dans un bas-fond. Nous étions bien à l'abri dans le bois. Il paraît que cela n'est rien à côté de ce que l'on entend dans les tranchées, et que du reste on s'y habitue assez rapidement. Dans les tranchées, les obus ne sont pas par trop dangereux ; seules le sont les balles des fusils ou des mitrailleuses ; aussi faut-il éviter de regarder par trop longtemps dans les créneaux par lesquels on tire.

Hier, j'ai vu beaucoup de soldats que j'avais vus déjà à Riom. J'ai rencontré aussi Gazut un camarade d'école normale. Il m'a appris que Raphaël, Clémenson et quelques autres étaient dans les tranchées aux environs. J'espère bien les voir un jour ou un autre.

Comme nourriture, je te répète que c'est parfait. Il y a même du luxe. Un des officiers de la compagnie est un banquier de Clermont. Tous les jours il reçoit des colis de provision et de friandises qu'il s'empresse de partager avec nous.

Il ne me sera probablement pas possible de t'écrire tous les jours ; mais je pense pouvoir le faire tous les deux ou trois jours. De ton côté, écris-moi aussi souvent et aussi longuement que tu pourras le faire. Parle-moi de notre petit André, de ce que tu fais, de tout ce qui se passe, pour que vive de loin un peu de votre vie.

Embrasse bien fort mon petit André. Bien des choses à ton père. Le bonjour à Annette.
Mille bons baisers.

Albert

Adjudant, 305° d'infanterie, 18° Compagnie
Secteur postal n° 58.

Dans les tranchées, 28 Décembre 1914.

Ma chère Koëmie,

Comme je venais de remettre ma lettre hier, j'ai été prévenu d'avoir à me tenir prêt à partir pour les tranchées dont je venais de te parler. J'y suis parti et viens d'y passer la nuit, pas trop mal, bien qu'il ait plu une grande partie du temps. Ce matin, nous patageons dans une boue semblable à celle des chemins de Tizon. Je viens de faire une tournée dans les tranchées, et suis déjà sûr à faire regret, mais cela a bien peu d'importance.

C'est donc de la tranchée que je vais vous adresser à tous mes meilleurs souhaits de bonne année. A mon beau-père un soulagement dans les maux qu'il endure souvent; à mon petit André et à toi le bonheur de me retrouver un jour, et à Annette la santé pour elle et son fils.

Bonne année et au revoir à tous,

Alber

adjudant 307^e Inf.^{ie} 18^e C^{ie} Secteur postal N^o 58
C. S.V.P.

Je suis exactement au la lisière d'un
bois situé sur la route Nationale N° 39 à
7 kilomètres de Soissons et à 29 de Compiègne.
En temps ordinaire la place du régiment est
en avant au nord de cette route sur le
plateau de Nouvron et de Fontenoy

Au

Dans les tranchées, 28 Décembre 1914.

Ma chère Noémie,

Comme je venais de remettre ma lettre hier, j'ai été prévenu d'avoir à me tenir prêt à partir pour les tranchées dont je venais de te parler. J'y suis parti et viens d'y passer la nuit, pas trop mal, bien qu'il ait plu une grande partie du temps. Ce matin, nous pataugeons dans une boue semblable à celle des chemins de Tizon. Je viens de faire une tournée dans les tranchées, et suis déjà sale à faire regret, mais cela a bien peu d'importance.

C'est donc de la tranchée que je vais vous adresser à tous mes meilleures souhaits de bonne année. A mon beau-père un soulagement dans les maux qu'il endure souvent ; à mon petit André et à toi le bonheur de me retrouver un jour, et à Annette la santé pour elle et son fils.

Bonne année et au revoir à tous.

Albert

Adjudant 305° d'infanterie 18° compagnie. Secteur postal n° 58.

Je suis exactement à la lisière d'un bois situé sur la route nationale N°39 à 7 kilomètres de Soissons et à 29 de Compiègne. En temps ordinaire la place du régiment est en avant au nord de cette route sur le plateau de Nouvron et de Fontenoy.

Albert

Les Tranchées, 7 Janvier 1911

J'ai vu gants, il est en charge sur tout.

Preis de toutes les gentillessees qui elles pour moi je suis content de vous embrasser tous deux bien fort et bien souvent

Ma chère Mémé,
J'ai reçu hier, la première lettre depuis que je suis parti de Riom. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'ai été heureux et ému de savoir ce que tu faisais. Seulement, il me semble que ce ne serait pas la première que tu m'envoies: elle porte le N° 7, et tu ne me parles pas de tout ce que je te demande, et, en particulier, si tu as reçu lettres et cartes pendant mon voyage, ainsi que celles que je t'ai envoyées depuis que je suis ici. Je ne me souviens pas si j'ai écrit à Aimée, en tous cas, je ne l'ai pas fait pour Martha. J'ai écrit à mes deux frères, à mon cousin Chamès, ainsi qu'à Lafébrue et à mon oncle Pierre. Tu vois que je ne perds pas mon temps, et que j'emploie tous les petits loisirs dont je dispose.

La vie est toujours la même pour nous: toujours dans les tranchées. Toute la journée et la nuit ce sont de interminables fusillades d'infanterie et de furieux duels d'artillerie. Hier et aujourd'hui, notamment, j'en'ai vu de aussi formidable. Les canons en arrière de nous (les nôtres) n'ont cessé pendant plus d'une heure d'envoyer des obus. Les "Boches" répondaient comme de bien entendu: des "marmites" de 21 m de diamètres explosaient non loin de nous et tout tremblait alentour. Heureusement

le pourrai. Rien de ces choses a. Je t'en envoie. Amant, et de. En

que les obus sont guère dangereux pour ceux qui sont bien abrités dans les tranchées; mais je t'assure que c'est effrayant d'entendre venir à soi de pareilles masses qui sifflent et tourbillonnent en l'air.

Depuis que je suis dans les tranchées, je ne me débarbouille plus; les mairis en attrapent par hasard. C'est du reste de bon ton de manger avec des mains noires. Je porte toute ma barbe, faute d'un coiffeur pour me passer le rasoir; je commence déjà à être pas mal noir. Malgré les souffrances et les ennuis qu'il faut endurer, la vie est moins dure que je le croyais. Nous sommes bien nourris et notre bon moment dans la journée est lorsque nous nous asseyons devant notre table pas trop mal servie. Plus de ces jours, je t'enverrai le menu d'un de nos repas. Les deux officiers de la compagnie sont de vrais amis, et il règne entre nous déjà une telle camaraderie que nous oublions vite nos misères.

Aussitôt que tu auras reçu ma lettre, je voudrais que tu m'envoies mon appareil photographique j'aurai l'occasion de prendre des clichés intéressants. Il faudrait faire l'envoi par la poste: on a droit à un kilogramme. Tu m'envoies l'appareil, une boîte de plaques neuves, les 3 châssis. Si le tout pèse plus de 1kg, tu feras 2 paquets: l'appareil dans l'un; les châssis et les plaques dans l'autre. Dans les châssis il y a 3 plaques impressionnées que tu sortiras. Je ne me souviens plus de ce qu'il y a dessus. Au cas où tu ne pourrais faire des paquets de 1kg, ne m'envoie rien: en colis postal il faudrait trop ^{empiler de} longtemps, mais tu me le feras savoir.

Les tranchées, 7 Janvier 1915.

Ma chère Noémie,

J'ai reçu hier, la première lettre depuis que je suis parti de Riom. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'ai été heureux et ému de savoir ce que tu faisais. Seulement, il me semble que ce ne serait pas la première que tu m'envoies : elle porte le n° 7, et tu ne me parle pas de tout ce que je te demande, et, en particulier, si tu as reçu lettres et cartes pendant mon voyage, ainsi que celles que je t'ai envoyées depuis que je suis ici. Je ne me souviens pas si j'ai écrit à Aimée, en tous cas, je ne l'ai pas fait pour Marthe. J'ai écrit à mes deux frères, à mon cousin Charrier, ainsi qu'à Lafelmie (?) et à mon oncle Pierre. Tu vois que je ne perds pas mon temps, et que j'emploie tous les petits loisirs dont je dispose.

La vie est toujours la même pour nous : toujours dans les tranchées. Toute la journée et la nuit ce sont d'interminables fusillades d'infanterie, et de furieux duels d'artillerie. Hier et aujourd'hui notamment, je n'ai rien vu d'aussi formidable. Les canons en arrière de nous (les nôtres) n'ont cessé pendant plus d'une heure d'envoyer des obus. Les Boches répondaient comme de bien entendu : des « marmites » de 21 m de diamètre explosaient non loin de nous et tout tremblait alentour. Heureusement que les obus ne sont guère dangereux pour ceux qui sont bien abrités dans les tranchées ; mais je t'assure que c'est effrayant d'entendre venir à soi de pareilles masses qui sifflent et tourbillonnent en l'air.

Depuis que je suis dans les tranchées, je ne me débarbouille plus ; les mains en attrapent par hasard. C'est du reste de bon ton de manger avec des mains noires. Je porte toute ma barbe, faute d'un coiffeur pour me passer le rasoir : je commence déjà à être pas mal noir. Malgré les souffrances et les ennuis qu'il faut endurer, la vie est moins dure que je le croyais. Nous sommes bien nourris et nôtre bon moment dans la journée est lorsque nous nous asseyons devant notre table pas trop mal servie. Un de ces jours, je t'enverrai le menu d'un de nos repas. Les deux officiers de la compagnie sont de vrais amis, et il règne entre nous déjà une telle camaraderie que nous oublions vite nos misères.

Aussitôt que tu auras reçu ma lettre, je voudrais que tu m'envoies mon appareil photographique. J'aurai l'occasion de prendre des clichés intéressants. Il faudrait faire l'envoi par la poste : on a droit à un kilogramme. Tu m'enverrais l'appareil, une boîte de plaques neuves, les 3 châssis. Si le tout pèse plus de 1 kg, tu ferais 2 paquets : l'appareil dans l'un, les châssis et les plaques dans l'autre. Dans les châssis il y a 3 plaques impressionnées que tu sortiras. Je ne me souviens plus de ce qu'il y a dessus. Au cas où tu ne pourrais faire des paquets de moins de 1 kg, ne m'envoie rien : en colis postal il faudrait trop longtemps, mais tu me le ferais savoir.

Rien autre chose à te dire pour aujourd'hui. Je t'écirai aussi souvent que je le pourrai. Bien des choses à ton père. Le bonjour à Annette, et dis-lui que je la remercie bien de toutes les gentilleses qu'elle a pour notre petit André. Je vous embrasse tous deux bien fort et bien souvent.

Albert

J'ai vu Gaudon aujourd'hui ; il est en bonne santé et n'a pas changé du tout.

Le 28 février 1915.

Ma chère Noémie,

Ainsi que je te le disais, je ne suis plus au repos. J'ai quitté Beugnot et suis à Soissons. Toute notre division est chargée de la défense de la ville. Les Boches occupent les crêtes de la ville, comme les côtes de Hamignolles - Monthucq; c'est à peu près la même disposition. L'Aisne nous sépare d'eux, et nos tranchées sont entre l'Aisne et la ville. C'est un endroit peu dangereux. Il n'y passe jamais de balles; seuls les obus y pleuvent assez fréquemment, mais nous ne les craignons pas beaucoup, car nous passons notre journée dans les caves d'une ferme complètement démolie par les obus. La nuit, nous occupons des tranchées à côté. Notre situation n'est à comparer en rien à celle que nous avions à Fontenoy. En comparaison, ce serait du repos ici. Du reste nous ne sommes pas loin de notre ancien poste et le jour comme la nuit nous entendons sans discontinuer le fusil et le canon. Je te disais donc que nous n'avions à craindre que les obus.

Mais il en tombe, j'en assure. Depuis que
je suis au front, c'est la première fois que
je vois de près les effets du bombardement sur
une ville, mais c'est affreux. Il y a de certains
quartiers de la ville qui n'ont pas eu à souffrir;
par contre d'autres sont en ruines. Les
flèches de la cathédrale est abattue complètement.
L'autre reste, mais à moitié démolie. Les
casernes ne sont qu'un amas de débris.
Naturellement la ville est déserte. Elle
compte de 900 à 1000 civils, des plus
courageux ou des commerçants qui au prix
de mille dangers sont restés ici et font en
ce moment des affaires d'or avec la troupe
qui y séjourne. Personne ne circule en
ville pendant le jour. La nuit, on
peut y aller. Mais tu ne peux te figurer
l'idée étrange qui rempara de vous quand
vous circulez dans ces rues désertes, obscures
au milieu des débris de toutes sortes. Nos
tranchées sont au bord de l'Ornie, en
pleine banlieue de Soissons. Pour y aller,
nous passons à travers les jardins par
des trous qui ont été pratiqués dans les
murs. Ce quartier est le plus beau et le
plus riche de Soissons. Ce ne sont que
villas et parcs superbes. Beaucoup ont
souffert plus ou moins du bombardement.
Notre compagnie est installée dans une

des plus belles. Nous sommes ici comme
les nœuvres: les propriétaires sont à Paris.
Je t'écris assis dans un coin confortable
devant un joli bureau, dans un superbe
cabinet de travail avec bibliothèque, etc.
Nous occupons tous les appartements que
nous voulons. Je couche dans la salle à
manger, sur un matelas: nous respectons
les chambres à coucher qui sont au premier.
Notre villa n'a pas eu à souffrir beaucoup
du bombardement: seul un obus a traversé
le mur, du côté de la salle à manger et
y est resté encastré. On l'a retiré dans
bouche le trou fait avec un sac. Mais à
côté de cela, que de maisons abîmées.
Il y a dans le quartier des maisons plus
modestes que celle que nous habitons:
maisons de gens aisés. Beaucoup sont
ouvertes: on pénètre là-dedans et tout
le mobilier, les objets sont encore là presque
comme on les a laissés. On devine presque
partout un départ précipité: une fuite
sans savoir où aller. C'est une pitié de
voir dans ces maisons les objets les plus
familiers, les souvenirs, tout en un mot,
abandonnés au premier venu. La ferme où
sont mes hommes est une de ces grandes
fermes du Soissonnais. On évalue à
300 le nombre d'obus qu'elle a reçus.

Mais umi quelles ruines ! Seuls quelques pans de murs laissent deviner la maison ; mais il n'y a pas une poutre, pas une toiture sur ces débris : les obus et l'incendie ont tout fait disparaître. En somme, il y a des spectacles affreux à voir ; mais notre situation n'est pas mauvaise du tout : à côté du plateau de Fontenoy, ce serait du repos, je te le répète. Donc ne sois pas inquiète outre mesure.

Avant de partir de Beugueux, j'ai reçu les deux colis que tu m'as envoyés. Tous deux sont arrivés le même jour, même avant les lettres qui les annonçaient. Merci beaucoup. Sans une de tes lettres, tu me demandes s'il faut retirer notre argent de la caisse d'épargne. Pour moi, je vois que c'est absolument ~~indispensable~~ ^{inutile}. Quant au manque de petite monnaie et tant tu te plains, je t'assure qu'ici nous ne nous en apercevrons pas : il faut absolument que quelques personnes terrent bêtement leur argent dans la crainte de le perdre.

Dans une de tes lettres, tu me diras si tu as pu toucher mon mandat. Celui de février, que tu dois toucher, mais doit porter l'augmentation, à laquelle j'avais droit depuis le 1^{er} janvier. Comme diras si elle figure.

J'ai reçu une lettre de Pierre il
y a quelques jours. Tant mieux pour
lui, s'il ne part pas: il aura bien de
la chance; mais s'il a fait quoi que ce
soit pour l'éviter, sa conduite ne
sera guère courageuse. Je t'assure qu'à
l'âge où nous sommes en majorité
ici; quand on voit les dangers qu'il
faut courir, les privations qu'il
faut aussi endurer, nous n'avons
guère de mansuétude de tous pour ceux
qui s'échappent volontairement à ce
qui est pour eux un danger aussi
sûr qu'à nous. N'est-ce pas
pas comme nous: femmes, en fait,
bien bonheur à défendre?

Augustin m'a écrit aussi. Il trouve
lui aussi que Pierre a bien de la chance.
En fait, son tour n'est peut-être
pas perdu.

Mon petit André va être bien
gentil et bien mignon, quand je
le verrai. Tu devrais lui apprendre

a dire son nom.

Au revoir, ma chère Noëmine
bien des amitiés à ton père de bonjour
à Annette. Bonne - moi des nouvelles
de son fils.

Je t'embrasse bien fort. ainsi que
petit André.

Elber

Le 28 février 1915.

Ma chère Noémie,

Ainsi que je te le disais, je ne suis plus au repos. J'ai quitté Beugneux et suis à Soissons. Toute notre division est chargée de la défense de la ville. Les Boches occupent les crêtes de la ville, comme les côtes de Marmignolles à Montluçon : c'est un peu près la même disposition. L'Aisne nous sépare d'eux, et nos tranchées sont entre l'Aisne et la ville. C'est un endroit peu dangereux. Il n'y passe jamais de balles : seuls les obus y pleuvent assez fréquemment, mais nous ne les craignons pas beaucoup, car nous passons notre journée dans les caves d'une ferme complètement démolie par les obus. La nuit, nous occupons des tranchées à côté. Notre situation n'est à comparer en rien à celle que nous avons à Fontenoy. En comparaison, ce serait du repos ici. Du reste nous ne sommes pas loin de notre ancien poste et le jour comme la nuit nous entendons sans discontinuer le fusil et le canon. Je te disais donc que nous n'avions à craindre que les obus. Mais il en tombe, je t'assure. Depuis que je suis au front, c'est la première fois que je vois de près les effets du bombardement sur une ville, mais c'est affreux. Il y a de certains quartiers de la ville qui n'ont pas eu à souffrir ; par contres d'autres sont en ruines. Une des flèches de la cathédrale est abattue complètement, l'autre reste, mais à moitié démolie. Les casernes ne sont qu'un amas de décombres. Naturellement la ville est déserte. Elle compte de 900 à 1 000 civils, des plus courageux ou des commerçants qui au prix de mille dangers sont restés ici et font en ce moment des affaires d'or avec la troupe qui y séjourne. Personne ne circule en ville pendant le jour. La nuit, on peut y aller. Mais tu ne peux te figurer l'idée étrange qui s'empare de vous quand vous circulez dans ces rues désertes, obscures au milieu des débris de toutes sortes. Nos tranchées sont au bord de l'Aisne, en plaine banlieue de Soissons. Pour y aller, nous passons à travers les jardins par des trous qui ont été pratiqués dans les murs. Ce quartier est le plus beau et le plus riche de Soissons. Ce ne sont que villas et parcs superbes. Beaucoup ont souffert plus ou moins du bombardement. Notre compagnie est installée dans une des plus belles. Nous sommes ici comme les maîtres : les propriétaires sont à Paris. Je t'écris assis dans un confortable fauteuil, devant un joli bureau, dans un superbe cabinet de travail avec bibliothèque, etc. Nous occupons tous les appartements que nous voulons. Je couche dans la salle à manger, sur un matelas : nous respectons les chambres à coucher qui sont au premier. Notre villa n'a pas eu à souffrir beaucoup du bombardement : seul un obus à traversé le mur, du côté de la salle à manger et y resté encastré. On l'a retiré et on a bouché le trou fait avec un sac. Mais à côté de cela, que de maisons abîmées. Il y a dans le quartier des maisons plus modestes que celle que nous habitons : maisons de gens aisés. Beaucoup sont ouvertes : on pénètre là-dedans et tout le mobilier, les objets sont encore là presque comme on les a laissés. On devine presque partout un départ précipité : une fuite sans savoir où aller. C'est une pitié de voir dans ces maisons les objets les plus familiers, les souvenirs. Tout en un mot, abandonné au premier venu. La ferme où sont mes hommes est une de ces grandes fermes du Soissonnais. On évalue à 300 le nombre d'obus qu'elle a reçus. Mais aussi quelles ruines ! Seuls quelques pans de murs laissent deviner là les granges. Là la maison : mais il n'y a pas une poutre, pas une toiture sur ces débris : les obus et l'incendie ont tout fait disparaître. En somme, il y a des spectacles affreux à voir ; mais notre situation n'est pas mauvaise du tout : à côté du plateau de Fontenoy, ce serait du repos, je te le répète. Donc ne sois pas inquiète outre mesure.

Avant de partir de Beugneux, j'ai reçu les deux colis que tu m'as envoyés. Tous deux sont arrivés le même jour, même avant les lettres qui les annonçaient. Merci beaucoup. Dans

une de tes lettres, tu me demandes s'il faut retirer notre argent de la caisse d'épargne. Pour moi, je crois que c'est absolument inutile. Quant au manque de petite monnaie et dont tu te plains, je t'assure qu'ici nous ne nous en apercevons pas : il faut absolument que quelques personnes terrent bêtement leur argent dans la crainte de le perdre.

Dans une de tes lettres, tu me diras si tu as pu toucher mon mandat. Celui de février, que tu dois toucher en mars doit porter l'augmentation à laquelle j'avais droit depuis le 1^{er} janvier, Tu me diras si elle figure.

J'ai reçu une lettre de Pierre il y a quelques jours. Tant mieux pour lui, s'il ne part pas : il aura bien de la chance ; mais s'il a fait quoi que ce soit pour l'éviter, sa conduite ne sera guère courageuse. Je t'assure qu'à l'âge où nous sommes en majorité ici, quand on voit les dangers qu'il faut courir, les privations qu'il faut aussi endurer, nous n'avons guère de mansuétude de tous pour ceux qui échappent volontairement à ce qui pour eux un devoir aussi sacré qu'à nous . N'ont-ils pas comme nous : femmes, enfants, biens honneur à défendre ?

Augustin m'a écrit aussi. Il trouve lui aussi que Pierre a bien de la chance. Enfin, son tour n'est peut-être pas perdu.

Mon petit André va être bien gentil et bien mignon, quand je le verrai. Tu devrais lui apprendre à dire son nom.

Au revoir, ma chère Noémie, bien des amitiés à ton père, le bonjour à Annette. Donne-moi des nouvelles de son fils.

Je t'embrasse bien fort ainsi que petit André.

Albert

Le 9 Mars 1915.

qui revont ma
cherie poëmie, mes
meilleurs baisers à
tous les deux. Albert

Petit André a-t'il reçu
la carte, faite à la main
à écrire, que je lui ai envoyée?

Ma chère poëmie,

Ainsi que je te le disais,
nous avons quitté la première
ligne pour passer en seconde. Le
service est un peu moins dur.
Nous sommes logés dans le grand
séminaire de la ville. C'est un
établissement fort bien aménagé
et dans lequel rien ne manque.
Malheureusement, c'est comme
beaucoup de maisons: il a eu fort
à souffrir non seulement du
séjour des boches, mais aussi de
celui des nos soldats qui ne sont
pas toujours raisonnables et ne
se conduisent pas souvent comme
ils devraient le faire. Il y a là-dedans
une machine à écrire sur
laquelle j'en exerce souvent, car

Dans la journée je n'ai pas beaucoup d'occupations.

Je n'ai pas eu besoin que tu me le recommandes pour écrire à ton père. Il me semble que je t'aurais dit avoir l'intention de le faire. Depuis que tu es à Montluçon, je lui ai fait savoir deux fois de mes nouvelles.

Dans la dernière lettre, tu trouves que je ne t'écris pas assez longuement. Mais que veux-tu? Je me hasarde les trois quarts du temps à te dire des choses qu'il lui est formellement interdit de raconter. Tu sais partout où je passe, ce que je fais, les autres choses ne peuvent pas beaucoup t'intéresser.

Maintenant que je suis en seconde ligne, je puis mieux visiter la ville. Dans la journée quand le bombardement n'est pas trop intense, j'me hasarde à me promener un peu dans

les rues. Hier, j'ai visité la cathédrale qui a eu tant à souffrir. Les dégâts commis dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Une partie du monument n'est plus qu'un amas de ruines; et c'est une pitié de voir tant de trésors détruits de cette façon, sans savoir bien, entendez-vous, ce que les jours suivants nous réserveront.

Dans le secteur que nous venons de quitter, il y a de certains endroits où nous n'étions séparés des boches que par l'Orne. La nuit, nous les entendons siffler, parler. Il y en a qui sifflent la Marseillaise, sans doute pour nous attirer et pour nous tirer sur nous. Il y a quelques jours, nous avions des Saxons en face de nous. L'un d'eux a envoyé un paquet de tabac, un briquet et un journal à une de nos sentinelles. Il nous a prévenus qu'ils seraient remplacés le lendemain par des Prussiens, et il nous a recommandé de nous méfier. Effectivement, le

quand je crains bien quelle ne revienne plus son petit François. Maudite soit la pauvre fille qui s'écrit des choses de ma sorte.

J'ai constaté une fois de plus que les lettres arrivent très fréquemment en son absence. Ça paraît être à trois jours plus tard qu'elles arrivent.

lendemain, les coups de fusils étaient plus nombreux que la veille. Ils ont traversé la rivière en bateau, et ont réussi à surprendre un de nos postes, composé de 4 hommes et un caporal. Ils en ont tué 2; les 3 autres ont dû être faits prisonniers, et nous n'avons jamais eu de leurs nouvelles. Je n'ai pas besoin de te dire que depuis cette aventure, nous avons redoublé de vigilance. Le lendemain, un de nos hommes a tué une sentinelle boche. Nous avons bien vu quand deux camarades sont venus le relever; mais nos fusils n'ont pu les atteindre.

Merci de me parler aussi longuement de petit André; Il faudra bien veiller sur lui quand ses canines vont pointer: je crois que ce sont les dents qui font le plus souffrir les enfants et les rendent davantage malades. Quant à ses cheveux, tu feras ce que tu voudras, si cela le gêne trop, le pauvre petit,

il faudrait les lui couper un peu; tu sais bien que je n'aime pas les petits garçons avec des cheveux de filles; je ne sais que ce soit un petit comme tout de suite. Quand à cette pauvre Assome

Le 9 Mars 1915.

Ma chère Noémie,

Ainsi que je te le disais, nous avons quitté la première ligne pour passer en seconde. Le service est un peu moins dur. Nous sommes logés dans le grand séminaire de la ville. C'est un établissement fort bien aménagé et dans lequel rien ne manque. Malheureusement, c'est comme beaucoup de maisons : il a eu fort à souffrir non seulement du séjour des Boches, mais aussi de celui de nos soldats qui ne sont pas toujours raisonnables et ne se conduisent pas souvent comme ils devraient le faire. Il y là-dedans une machine à écrire sur laquelle je m'exerce souvent, car dans la journée je n'ai pas beaucoup d'occupations.

Je n'ai pas eu besoin que tu me le recommandes pour écrire à ton père. Il me semble que je t'avais dit avoir l'intention de le faire. Depuis que tu es à Montluçon, je lui ai fait savoir deux fois de mes nouvelles. Dans ta dernière lettre, tu trouves que je ne t'écris pas assez longuement. Mais que veux-tu ? Je me hasarde les trois quarts du temps à te dire des choses qu'il m'est formellement interdit de raconter. Tu sais partout où je passe, ce que je fais, les autres choses ne peuvent pas beaucoup d'intéresser.

Maintenant que je suis en seconde ligne, je puis mieux visiter la ville. Dans la journée quand le bombardement n'est pas trop intense, je me hasarde à me promener un peu dans les rues. Hier, j'ai visité la cathédrale qui a eu tant à souffrir. Les dégâts commis dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Une partie du monument n'est plus qu'un amas de ruines ; et c'est une pitié de voir tant de trésors détruits de cette façon, sans savoir bien entendu ce que les jours suivants nous réservent.

Dans le secteur que nous venons de quitter, il y a de certains endroits où nous n'étions séparés des Boches que par l'Aisne. La nuit, nous les entendons siffler, parler. Il y en a qui sifflent la Marseillaise, sans toute pour nous attirer et pouvoir tirer sur nous. Il y a quelques jours, nous avions des Saxons en face de nous. L'un d'eux a envoyé 1 paquet de tabac, 1 briquet et 1 journal à une de nos sentinelles. Il nous a prévenus qu'ils seraient remplacés le lendemain par des Prussiens et il nous a recommandé de nous méfier. Effectivement, le lendemain, les coups de fusils étaient plus nombreux que la veille. Ils ont traversé la rivière en bateau, et ont réussi à surprendre un de nos postes, composé de 4 hommes et un caporal. Ils en ont tué 2, les 3 autres ont dû être faits prisonniers, et nous n'avons jamais eu de leurs nouvelles. Je n'ai pas besoin de te dire que depuis cette aventure, nous avons redoublé de vigilance. Le lendemain, un de nos hommes a tué une sentinelle Boche. Nous avons bien vu quand deux camarades sont venus le relever ; mais nos fusils n'ont pu les atteindre.

Merci de me parler aussi longuement de petit André. Il faudra bien veiller sur lui quand ces canines vont percer : je crois que se sont les dents qui font le plus souffrir les enfants et les rendent davantage malades. Quant à ses cheveux, tu feras ce que tu voudras, si cela le gêne trop, le pauvre petit, il faudra les lui rogner un peu : tu sais bien que je n'aime pas les petits garçons avec des cheveux de filles : je veux que ce soit un petit homme tout de suite. Quant à cette pauvre Madame Gaud, je crains bien qu'elle ne revoie plus son petit François. N'oublie pas de lui dire bien des choses de ma part. J'ai constaté une fois de plus que les lettres arrivent bien plus rapidement en les confiant à la gare : deux à trois jours au plus suffisent pour qu'elles me parviennent.

Au revoir ma chère Noémie, mes meilleures baisers à tous les deux.

Petit André a-t-il reçu la carte, faite à la machine à écrire, que je lui ai envoyée ?

Albert

Le 13 Mars 1915.

Ma chère Noémie

Merci pour ta longue lettre de huit pages que tu m'as envoyée le 9. J'ai été bien content de te lire, mais j'ai eu aussi bien de la peine. Jusque là, j'ai accepté avec assez de courage tout ce qu'il fallait endurer; mais je commence à m'ennuyer et à perdre patience. Cette guerre est trop longue et ne laisse surtout pas prévoir quand elle prendra fin. Nos hommes sont à bout, non seulement au physique, mais au moral aussi: rien n'est difficile comme de les commander maintenant. Ah! vite qu'on nous enlève ce fardeau qui, si lourdement, pèse sur nos épaules.

Je compte quitter demain soir l'endroit où je suis. Nous irons à quelques kilomètres en arrière pour une quinzaine de jours. Je suis bien peiné si ce que tu me dis pour Pierre est vrai. En ce qui me concerne,

j'aurais été navré de me capotier
aussi loin; mais quand je te disais
qu'il y avait des travaux pour tout
le monde, qu'on avait besoin de tous,
tu voyais bien que je ne me trompais
pas. Ce qu'il y a de certain, c'est
que le printemps qui approche va
permettre de tenter le coup décisif,
et j'ai cru qu'il vaut mieux avoir
fait en hiver l'expérience de la
guerre. Du reste, comme j'ai eu
l'occasion de te le dire, nos hommes
sont fatigués; on ne peut pas compter
sur eux que pour jouer un rôle
un peu secondaire, tandis que
les troupes encore toutes fraîches des
dépôts sont appelées à participer plus
activement aux actions les plus dures.
J'ai bien du regret de tout cela pour
Pierre; maintenant, s'il est vrai qu'il
a cherché en quoi que ce soit à
différer son départ, il pourra faire
maintenant d'autres réflexions. En
tout cas, je n'ai pas de ses nouvelles
depuis quelque temps déjà. Je lui ai
écrit il y a plusieurs jours, mais il ne
m'a pas encore fait réponse. De

même je ne sais rien absolument de
Marthe. et je ne suis pas sans inquiétude
à son sujet, car si je me souviens bien
l'événement devait se produire à
peu près à cette époque. Dès que tu
sauras quelque chose, tu m'en aviseras,
au cas où ils n'auraient pas le temps
de prévenir partout.

J'ai été bien peiné de ce que
tu m'as raconté au sujet de Monsieur
Marcian. Son fils me dit tu a été
blessé à Vinçre, le 20 septembre. Si depuis
cette date, il n'a de lui aucune
nouvelle, il ne doit guère conserver
d'espoir de le revoir. Vinçre est un
peu à la gauche du secteur que
j'occupais lorsque j'étais à
Fontenoy. C'est un plateau sur
lequel se sont déroulés des combats
furieux. Je ne sais pas si ce ne
serait pas ici que mon cousin
charnier aurait été fait prisonnier.
S'ils auraient été capturés un assez
grand nombre dans une grotte à
cette époque. Peut-être le fils de
Monsieur Marcian est-il parmi eux.
Espérons que c'est là le plus grand
malheur qui l'a frappé.

Dans ma lettre précédente,
je t'ai envoyé un échantillon du
pantalon que je me suis fait faire.
Avec cela, il faut porter des bandes
molletières. Je voudrais bien que tu
cherches à Montlucos des bandes
(droites ou cintrées), de la même
couleur. J'en ai achetée ici: elles sont
réséda clair. Comme couleur, à la
rigueur, elles pourraient faire; mais
comme qualité, je ne pense pas en
avoir pour longtemps. Je les ai
payées 4.⁹\$. Elles valent au bas mot
quarante sous. Donc, si tu pourrais
me trouver des bandes bleu clair
ou réséda clair, tu me ferais bien
plaisir de rien envoyer. Ici, comme
dans toutes les villes situées dans la
zone des armées, nous payons plus du
double ce que se vendent les objets.
Il n'y a que quelques commerçants qui
font payer cher, je t'assure les usages
qu'ils courent en continuant
d'habiter la ville.

Aujourd'hui, il fait bien beau;
mais tous ces jours-là, le temps était
au froid. La journée des flocons de
neige ne cessait de voltiger; mais

jamais nous ne l'avons vue en
coucher. En somme, j'en ai vu de
la neige, et hiver, que lorsque
j'ai été au dépôt à Riom, et
que je suis venu, tu t'en souviens
à pied de journal à Tizon. On
sont-ils ces bons jours ?

Merci pour tous les détails
que tu me donnes sur le personnel
de Montluçon. C'est bien un peu
une organisation de fortune, et
nous aurons sans doute encore
longtemps à souffrir de cette maudite
guerre. Tu me feras bien plaisir de dire
bien des choses de ma part à Madame
Jaud et à toute sa famille et de les
assurer de toute mes amitiés.

On verrait, donne-moi de tes nouvelles
et de celles de petit André au moins souvent
que tu pourras.

Mes meilleurs baisers à tous deux

Albert

Le 13 mars 1915.

Ma chère Noémie,

Merci pour ta longue lettre de huit pages que tu m'as envoyée le 9. J'ai été bien content de te lire, mais j'ai eu aussi bien de la peine. Jusque là, j'ai accepté avec assez de courage tout ce qu'il fallait endurer : mais je commence à m'ennuyer et à perdre patience. Cette guerre est trop longue et ne laisse surtout pas prévoir quand elle prendra fin. Nos hommes sont à bout, non seulement au physique, mais au moral aussi : rien n'est difficile comme de les commander maintenant. Ah ! Vite qu'on nous enlève ce fardeau qui, si lourdement, pèse sur nos épaules.

Je compte quitter demain soir l'endroit où je suis. Nous irons à quelques kilomètres en arrière pour une quinzaine de jours. Je suis bien peiné si ce que tu me dis pour Pierre est vrai. En ce qui me concerne, j'aurais été navré de m'expatrier aussi loin ; mais quand je te disais qu'il y avait du travail pour tout le monde, qu'on avait besoin de tous, tu voyais bien que je ne me trompais pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que le printemps qui approche va permettre de tenter le coup décisif, et je crois qu'il vaut mieux avoir fait en hiver l'expérience de la guerre. Du reste, comme j'ai eu l'occasion de te le dire, nos hommes sont fatigués : on ne peut donc compter sur eux que pour jouer un rôle un peu secondaire, tandis que les troupes encore toutes fraîches des dépôts sont appelées à participer plus activement aux actions les plus dures. J'ai bien du regret de tout cela pour Pierre ; maintenant, s'il est vrai qu'il a cherché en quoi que ce soit à différer son départ, il pourra faire maintenant d'amères réflexions. En tout cas, je n'ai pas de ses nouvelles depuis quelque temps déjà. Je lui ai écrit il y a plusieurs jours, mais il ne m'a pas encore fait réponse. De même je ne sais rien absolument de Marthe et je ne suis pas sans inquiétude à son sujet car si je me souviens bien l'évènement devait se produire à peu près à cette époque. Dès que tu sauras quelque chose, tu m'en aviseras, au cas où ils n'auraient pas de temps de prévenir partout.

J'ai été bien peiné de ce que tu m'as raconté au sujet de Monsieur Marciau. Son fils me dis-tu a été blessé à Vingré, le 20 septembre. Si depuis cette date, il n'a de lui aucune nouvelle, il ne doit guère conserver d'espoir de le revoir. Vingré est un peu à la gauche du secteur que j'occupais lorsque j'étais à Fontenoy. C'est un plateau sur lequel se sont déroulés des combats furieux. Je ne sais pas si ce ne serait pas ici que mon cousin Charrier aurait été fait prisonnier. Ils auraient été capturés un assez grand nombre dans une grotte à cette époque. Peut-être le fils de Monsieur Marciau est-il parmi eux. Espérons que c'est là le plus grand malheur qui l'a frappé.

Dans ma lettre précédente, je t'ai envoyé un échantillon du pantalon que je me suis fait faire. Avec cela, il faut porter des bandes molletières. Je voudrais bien que tu cherches à Montluçon des bandes (droites ou cintrées) de la même couleur. J'en ai achetées ici : elles sont réséda clair. Comme couleur, à la rigueur, elles pourraient faire, mais comme qualité, je ne pense pas en avoir pour longtemps. Je les ai payées 4F95. Elles valent au bas mot quarante sous. Donc, si tu pouvais me trouver des bandes bleu clair ou réséda clair, tu me ferais bien plaisir de m'en envoyer. Ici, comme dans toutes les villes situées dans la zone des armées, nous payons plus du double ce que se vendent les objets. Il n'y a que quelques commerçants qui font payer cher, je t'assure les risques qu'ils courent en continuant d'habiter la ville.

Aujourd'hui, il fait bien beau ; mais tous ces jours-là, le temps était au froid. La journée des flocons de neige ne cessaient de voltiger ; mais jamais nous ne l'avons vue en couche. En somme, je n'ai vu de la neige, cet hiver, que lorsque j'ai été au dépôt à Riom, et que je suis venu, tu t'en souviens à pied de Gannat à Tizon. Où sont-ils ces bons jours ?

Merci pour tous les détails que tu me donnes sur le personnel de Montluçon. C'est bien un peu une organisation de fortune, et nous aurons sans doute encore longtemps à souffrir de cette maudite guerre.

Tu me feras bien plaisir de dire bien des choses de ma part à Madame Gaud et à toute sa famille et de les assurer de toutes mes amitiés.

Au revoir, donne-moi de tes nouvelles et de celles de petit André aussi souvent que tu pourras.

Mes meilleurs baisers à tous deux.

Albert

Le 16 Mars 1911

Ma chère Noémie

Hier, j'en ai pas eu le temps
de t'écrire. Aujourd'hui je ne
t'envoie que cette carte. J'ai
changé de place la nuit
dernière. Ainsi que je te le
faisais prévoir, je suis dans
le même village qu'Augustin
avec qui j'ai passé un bon
moment ce matin.

Toujours en bonne santé!
Demain, je ferai tout mon
possible pour t'écrire un peu
plus longuement.

Bons baisers à tous.

Albert

Le 16 mars 1915

Ma chère Noémie,

Hier, je n'ai pas eu le temps de t'écrire. Aujourd'hui je ne t'envoie que cette carte. J'ai changé de place la nuit dernière. Ainsi que je te le faisais prévoir, je suis dans le même village qu'Augustin avec qui j'ai passé un bon moment ce matin.

Toujours en bonne santé. Demain, je ferai tout mon possible pour t'écrire un peu plus longuement.

Bons baisers à tous.

Albert

Le 26 Mars 1915.

Ma chère Noémie,

Hier, je ne t'ai pas écrit: il ne faudra pas, portes peine si tu ne reçois rien. Il a fait un très vilain temps: une pluie fine sans discontinuer; aussi nous sommes restés fermés à peu près toute la journée. Aujourd'hui, il fait beau; en somme, c'est bien le temps du mois de Mars. J'avais deux lettres de toi, hier, elles mettent 2 à 3 jours pour me parvenir; la dernière, celle portant le cachet de la poste du 23, n'a donc mis que 2 jours. Je m'empresse de dire que toutes ne voyagent malheureusement pas avec autant de rapidité. Par exemple, je n'ai pas encore reçu le colis que tu m'annonces et contenant les bandes molletières. D'après ce que tu me dis, il serait parti depuis 5 jours; il devrait bien m'être parvenu. En fin, il faut attendre: il y en a bien d'autres qui mettent encore plus longtemps. Dans une de tes lettres, tu avais mis des coupures de journaux; je te remercie de ta bonne intention; mais c'est inutile de te donner cette peine une autre fois: les journaux nous arrivent parfaitement bien, même quand nous sommes en première ligne, chaque jour, nous en avons 3 ou 4. Du reste tout ce qu'il nous faut nous arrive à peu près. Sans doute au début de la guerre, il y a eu des moments de flottement, on s'est aperçu du manque d'organisation; mais depuis, les choses ont fait du progrès, et peu de choses nous manquent; mais par exemple, il faut y mettre le prix

Ton père m'avait écrit et annoncé toutes les nouvelles que tu me communiqués: le décès de ta tante Nanette, ainsi que les ravages causés par les lapidiers de M. Éboniers. C'est bien désagréable que tous les ans, des faits semblables se renouvellent. En fin, je laisse faire ton père; il saura bien comment il faudra solutionner cette affaire.

Je n'ai rien reçu de Pierre, si ce n'est que la lettre brève dans laquelle il m'annonçait l'heureuse nouvelle. Il m'avait promis une lettre plus longue, mais j'en ai encore rien. Peut-être n'a-t-il pas le temps d'écrire partout, et si tout va bien, j'attendrai bien encore quelques jours.

Des nouvelles de la guerre, j'ai peu de choses: nous sommes dans un secteur tranquille où il se passe peu de choses intéressantes. Les seuls événements sont le bombardement méthodique et régulier de Haissou et de sa cathédrale en particulier. D'après les communiqués, elle aurait beaucoup souffert: j'en promets d'aller m'en rendre compte. Certes les crêtes dominant la ville de notre côté sont hérissées de canons de tous calibres: 75 - 90 - 95 - 107 - 120 - 155 - C'est incroyable la quantité de bouches à feu qui s'installent. C'est bien le seul moyen d'imposer silence aux boches. Cette guerre sera une guerre d'usure et de matériel. Celui qui pourra lancer sur l'autre le poids le plus élevé d'acier et de mitraille, sera le vainqueur. Je crois qu'^{de} ce côté, nous sommes bien en bonne posture. Mais après, que sera la note à payer, et qui la payera? Celui qui aura la victoire pourra dire qu'elle est à lui; car elle sera payée chèrement. Quant à nous, dans le secteur que nous avons à garder, pour le moment: nous sommes réduits à un rôle passif. L'artillerie boche a de si bonnes positions que nous ne pouvons songer à aucune attaque, rendue encore plus

difficile par l'Ohio qu'il y aurait à traverser.
La chose n'est pas commode, puisqu'il n'y a pas
de pont. Le génie pourrait en construire plusieurs
en peu de temps, mais l'artillerie boche les gênerait
sans leurs travaux. Je ne crois donc pas que le grand
corps se donne de notre côté. Les boches partiront
d'où ils sont que lorsqu'ils seront menacés d'être
coupés sur leurs derrières, s'ils venaient à perdre
du terrain ailleurs.

Je ne vois plus rien d'intéressant à te raconter
pour aujourd'hui. Je quitte ici dans 2 ou 3 jours pour
Tossion, selon toutes probabilités. Mon petit André
est vraiment bien mignon et bien sage. Comme il me
serait agréable de le voir jouer dans le sable.
Pauvre petit. Espérons que ce jour ne sera pas

trop éloigné pour tous.

Au revoir, ma chère Noémie. Mes meilleurs
baisers à tous deux.

Alfred

J'ai reçu 2 fois les violettes que tu m'as
envoyées. Je t'ey adresse aujourd'hui.

Le 26 Mars 1915.

Ma chère Noémie,

Hier, je ne t'ai pas écrit : il ne faudra pas porter peine si tu ne reçois rien. Il a fait un bien vilain temps : une pluie fine sans discontinuer ; aussi nous sommes restés fermés à peu près toute la journée. Aujourd'hui, il fait beau ; en somme, c'est bien le temps du mois de Mars. J'avais deux lettres de toi, hier. Elles mettent 2 à 3 jours pour me parvenir ; la dernière, celle portant le cachet de la poste du 23, n'a donc mis que 21 jours. Je m'empresse de dire que toutes ne voyagent malheureusement pas avec autant de rapidité. Par exemple, je n'ai pas encore reçu le colis que tu m'annonces et contenant les bandes molletières. D'après ce que tu me dis, il serait parti depuis 5 jours : il faut attendre : il y en a bien d'autres qui mettent encore plus longtemps. Dans une de tes lettres, tu avais mis des coupures de journaux : je te remercie de ta bonne attention ; mais c'est inutile de te donner cette peine une autre fois : les journaux nous arrivent parfaitement bien, même quand nous sommes en première ligne, chaque jour, nous en avons 3 ou 4. Du reste tout ce qu'il nous faut nous arrive à peu près. Sans doute au début de la guerre, il y a eu des moments de flottement, on s'est aperçu du manque d'organisation ; mais depuis les choses ont fait du progrès, et peu de choses nous manquent : mais par exemple, il faut y mettre le prix.

Ton père m'avait écrit et annoncé toutes les nouvelles que tu me communique : le décès de la tante Nanette, ainsi que les ravages causés par les lapins de M. Thoniers. C'est bien désagréable que tous les ans, des faits semblables se renouvellent. Enfin, je laisse faire ton père : il saura bien comment il faudra solutionner cette affaire.

Je n'ai rien reçu de Pierre, si ce n'est que la lettre brève dans laquelle il m'annonçait l'heureuse nouvelle. Il m'avait promis une lettre plus longue, mais je n'ai encore rien. Peut-être n'a-t-il pas le temps d'écrire partout, et si tout va bien, j'attendrai bien encore quelques jours.

Des nouvelles de la guerre, j'ai peu de choses : nous sommes dans un secteur tranquille où il se passe peu de choses intéressantes. Les seuls événements sont le bombardement méthodique et régulier de Soissons et de sa cathédrale en particulier. D'après les communiqués, elle aurait beaucoup souffert : je me promets d'aller m'en rendre compte. Toutes les crêtes dominant la ville de notre côté sont hérissées de canons de tous calibres : 75-90-95-105-120-155. C'est incroyable la quantité de bouches à feu qui s'installent. C'est bien le seul moyen d'imposer ? aux Boches. Cette guerre sera une guerre d'usure et de matériel. Celui qui pourra lancer sur l'autre le poids le plus élevé d'acier et de mitraille, sera le vainqueur. Je crois que de ce côté, nous sommes bien en bonne posture. Mais après que sera la note à payer, et qui la payera. Celui qui aura la victoire pourra dire qu'elle est à lui, car elle sera payée chèrement. Quant à nous, dans le secteur que nous avons à garder pour le moment : nous sommes réduits à un rôle passif. L'artillerie Boche a de si bonnes positions que nous ne pourrions songer à aucune attaque, rendue encore plus difficile par l'Aisne qu'il y aurait à traverser. La chose n'est pas commode, puisqu'il n'y a pas de pont. Le ? pourrait en construire plusieurs en peu de temps, mais l'artillerie Boche les gênerait dans leurs travaux. Je ne crois donc pas que le grand coup se donne de notre côté. Les Boches partiront d'où ils sont que lorsqu'ils seront menacés d'être coupés sur leurs derrières, s'ils venaient à perdre du terrain ailleurs.

Je ne crois plus rien d'intéressant à te raconter pour aujourd'hui. Je quitte ici dans 2 ou 3 jours pour Soissons, selon toutes probabilités. Mon petit André est vraiment bien mignon et bien sage. Comme il me serait agréable de le voir jouer dans le sable. Pauvre petit. Espérons que ce jour ne sera pas trop éloigné pour tous.

Au revoir, ma chère Noémie. Mes meilleurs baisers à tous deux.

Albert

J'ai reçu 2 fois les violettes que tu m'as envoyées. Je t'en adresse aujourd'hui.

Le 2 Avril 1915.

Ma chère Némie,

Me voilà de nouveau en face des boches. Mais, ainsi que je te le faisais espérer, je n'occupe pas un mauvais secteur. Je suis, avec ma section, en face d'un petit marais à quelques centaines de mètres des lignes ennemies. Mes hommes sont bien installés; moi j'ai une petite cabane en planches pour maison; j'y ai le téléphone qui me permet de communiquer dans plusieurs directions pour les ordres à recevoir. Je couche sur un lit de camp et ne suis point trop mal pour une première ligne. La nuit, j'envoie des sentinelles jusqu'aux bords de l'Oise où sont les boches, de sorte qu'à ce moment nous ne sommes séparés que par la rivière peu large, mais très profonde. Nos hommes restent là toute la nuit; le jour, ils reviennent en arrière dans la tranchée. C'est sur le bord de l'eau qu'on assiste au spectacle le plus étrange qu'on puisse imaginer en temps de guerre. Toute la nuit, nos sentinelles causent avec les sentinelles boches. Quelques-unes baragouinent tant bien que mal le français et nous interpellent toujours les premiers. "Kamarades" moi pas tirer, toi aussi pas tirer. — Donne à moi tabaque, pipe. Si officier vient moi tirer en l'air, toi te cacher. Voilà ce que nous entendons toute la nuit; et effectivement, pas un seul coup de fusil

n'est échangé, et cependant nous nous voyons
parfaitement les uns et les autres. C'est même
ici, à part Riom, que j'ai vu les premiers boches.
Maintenant, que faut-il penser de tout cela ?
Est-ce un piège qu'ils veulent nous tendre,
et cherchent-ils à nous parler pour capter notre
confiance et nous empêcher de surveiller moins
attentivement ? on pourrait le croire ; mais cette
situation dure ainsi depuis plusieurs mois.
Et mon avis, les boches sont comme nous, ils ont
assez de la guerre, et elle leur pèse aussi lourdement
qu'à nous sur les épaules ; si de part et d'autre,
on voulait chercher à se démolir des sentinelles,
rien ne serait plus facile ; mais même vaut
peut-être encore cette sorte d'entente tacite qui
nous permet de vivre ~~en~~ paix de chaque côté et
d'accomplir malgré tout le rôle de surveillance
auquel nous sommes destinés. L'un d'eux nous
a envoyé un journal hier ; mais il est tombé à
l'eau, avant de nous parvenir. Un autre nous
disait que la guerre durerait encore 2 mois,
mais que c'était long ; chez eux, beaucoup étaient
malades et enrhumés, ils toussaient, et il ajoutait que
les nôtres toussaient aussi beaucoup et qu'il les
entendait tous les soirs. Celui-ci causait bien le
Français et le comprenait bien, à condition de lui
parler lentement.

Je t'écris assis dehors, sur une petite
table devant ma cabane. Le soleil est chaud ; mais
les nuits sont fraîches, surtout au bord de l'eau.
C'est le temps rêvé pour les avions ; il en passe
toute la journée. Hier un de nos aviateurs a
descendu un avion boche qui est descendu

dans nos lignes. Tu auras vu cela sans doute sur
les communiqués. J'ai reçu une longue lettre de
Pierre, dans laquelle il me donne quelques détails
sur l'accouchement de Martha. D'après ce que je
vois, l'enfant serait très beau.

Le jour de notre départ, j'ai eu la visite
d'Augustin et de Cousy. Tous deux ont déjeuné
avec moi. Je t'assure que cela m'a bien fait
plaisir. Il m'a dit qu'il avait l'intention de
venir à Soissons le jour de Pâques pour visiter
la cathédrale. Il fera tout son possible pour venir
encore me voir ce jour-là.

Et petit André? Que fait-il? J'espère
bien qu'il aura été habitué de suite en
arrivant à Byzon.

Au revoir, ma chère Noémie, Bien des
choses à ton père. Le bonjour à Annette.
Bons baisers à tous deux.

Albert

Le 2 avril 1915.

Ma chère Noémie,

Me voilà de nouveau en face des Boches. Mais, ainsi que je te le faisais espérer, je n'occupe pas un mauvais secteur. Je suis, avec ma section, en face d'un petit marais à quelques centaines de mètres des lignes ennemies. Mes hommes sont bien installés ; moi j'ai une petite cabane en planches pour maison ; j'y ai le téléphone qui me permet de communiquer dans plusieurs directions pour les ordres à recevoir. Je couche sur un lit de camp et ne suis point trop mal pour une première ligne. La nuit, j'envoie des sentinelles jusqu'aux bord de l'Aisne où sont les Boches, de sorte qu'à ce moment nous ne sommes séparés que par la rivière peu large, mais très profonde. Nos hommes restent là toute la nuit ; le jour, ils reviennent en arrière dans la tranchée. C'est sur le bord de l'eau qu'on assiste au spectacle le plus étrange qu'on puisse imaginer en temps de guerre. Toute la nuit, nos sentinelles causent avec les sentinelles Boches. Quelques-unes baragouinent tant bien que mal le français et nous interpellent toujours les premiers. « Kamarades moi pas tirer, toi aussi pas tirer ». Donne à moi tabaque, pipe. Si officier vient moi tirer en l'air, toi te cacher. Voilà ce que nous entendons toute la nuit ; et effectivement, pas un seul coup de fusil n'est échangé, et cependant nous nous voyons parfaitement les uns et les autres. C'est même ici, à part Riom, que j'ai vu les premiers Boches. Maintenant, que faut-il penser de tout cela ? Est-ce un piège qu'ils veulent nous tendre, et cherchent-ils à nous parler pour capter notre confiance et nous empêcher de surveiller moins attentivement ? On pourrait le croire ; mais cette situation dure ainsi depuis plusieurs mois. A mon avis, les Boches sont comme nous : ils ont assez de la guerre, et elle leur pèse aussi lourdement qu'à nous sur les épaules ; si de part et d'autre, on voulait chercher à se démolir des sentinelles, rien ne serait plus facile ; mais mieux vaut peut-être encore cette sorte d'entente tacite qui nous permet de vivre en paix de chaque côté et d'accomplir malgré tout le rôle de surveillance auquel nous sommes destinés. L'un d'eux nous a envoyé un journal hier ; mais il est tombé à l'eau, avant de nous parvenir. Un autre nous disait que la guerre durerait encore 2 mois, mais que c'était long ; chez eux, beaucoup étaient malades et enrhumés, ils toussaient ; et il ajoutait que les nôtres toussaient aussi beaucoup et qu'il les entendait tous les soirs. Celui-ci causait bien le français et le comprenait bien, à condition de lui parler lentement.

Je t'écris assis dehors, sur une petite table devant ma cabane. Le soleil est chaud ; mais les nuits sont fraîches, surtout au bord de l'eau. C'est le temps rêvé pour les avions ; il en passe toute la journée. Hier un de nos aviateurs a descendu un avion Boche qui est descendu dans nos lignes. Tu auras vu cela sans doute sur les communiqués. J'ai reçu une longue lettre de Pierre, dans laquelle il me donne quelques détails sur l'accouchement de Marthe. D'après ce que je vois, l'enfant serait très beau.

Le jour de notre départ, j'ai eu la visite d'Augustin et de Cousty. Tous deux ont déjeuné avec moi. Je t'assure que cela m'a bien fait plaisir. Il m'a dit qu'il avait l'intention de venir à Soissons le jour de Pâques pour visiter la cathédrale. Il fera tout son possible pour venir encore me voir ce jour-là.

Et petit André ? Que fait-il ? J'espère bien qu'il aura été habitué de suite en arrivant à Tizon.

Au revoir, ma chère Noémie, bien des choses à ton père. Le bonjour à Annette.
Bons baisers à tous deux.

Albert

Au revoir, ma
chère Noémie, bien
des choses à ton père. Le
bonjour à Annette et à ses
mes meilleurs baisers à tous deux.

Le 25 April 1911.

Albe

Ma chère Noémie,
J'ai reçu hier ta lettre du 21, ainsi
que le colis contenant une paire de chaussettes.
Il y avait deux jours que je n'avais rien reçu
de toi, et pourtant, je suis sûre que tu m'écris
presque tous les jours. En ce moment, je suis
toujours au repos, dans le même village
qui Augustin; aussi nous nous voyons tous les
jours. Je suis bien logé, dans une magnifique
maison, aussi j'aurais tort de me plaindre.
Tu as dû recevoir la lettre contenant nos
deux photographies; tu me diras si cela t'a fait
plaisir. Sur la mienne, il semble que ma vareuse
et ma culotte ne sont pas de la même couleur,
mais il n'en est rien: c'est l'ombre qui produit
cet effet. Tu me demandes si j'ai besoin de
linge; je t'ai parlé de cela dans une lettre
précédente. Si je ne t'en ai pas demandé plus
tôt, c'est qu'il ne m'en fallait pas et que je
pouvais faire avec ce que j'avais.

Dans une lettre précédente, ^{tu me donnes} ~~je commentais~~
~~tous~~ des détails de l'acc sur l'accouchement de
Marthe; mais je savais comment cela s'était passé, et
toutes les souffrances qu'elle avait endurées, car
elle me l'avait raconté elle-même. Quant à Pierre,
il subit l'influence de Marthe et de ses beaux-parents,
qui, par un égoïsme mal compris l'engagent à rester
à Montbrison. Il est bien évident que si tout le

monde agissait ainsi, les boches seraient peut-être à Saulzet, et la famille Monnet raisonnerait autrement; elle trouverait peut-être à ce moment qu'il y a trop d'embusqués dans les bureaux, qu'on devrait envoyer tout le monde sur le front. Enfin bref, ~~ne~~ parlons plus de cela. Tu me racontes la mort de Jacques Boissonnet. Les accidents de ce genre n'arrivent que lorsque les tranchées sont assez près les unes des autres. Dans le secteur que nous occupons, nous n'avons guère à craindre que l'artillerie; mais lorsque j'étais au plateau de Nouvron, il ne se passait pas de journées sans qu'un pauvre malheureux, souvent par imprudence, trouve la mort dans de semblables circonstances. Les blessures étaient affreuses généralement: la cervelle sautait de tous les côtés, et laboussant tout le monde. Le jour où nous avons occupé ces fameuses entournois, en janvier, j'ai perdu deux hommes de cette façon.

Si le fils de Pierre Dumet est au 36^e d'artillerie, il doit sans doute occuper des positions dans nos parages, car je crois que son régiment n'est pas loin. Il faudra que je me renseigne auprès d'Augustin, et si je pouvais aller le voir, je serais bien content. Aujourd'hui, dimanche, je vais déjeuner avec Cousty. Nous passons notre temps de repos à aller les uns avec les autres, et le temps passe plus gaiement. Si tous ceux qui ont la frousse de venir au front voyaient le courage de tous, la gaieté et l'entrain de tout le monde, je t'assure qu'ils auraient bien honte. Le moment le plus pénible pour moi a été lorsque à Riom j'ai appris que je faisais partie du détachement 6 mais après, j'en suis fait à l'idée et cela ne me fait point peine d'avantage. Je suis content que les dents de petit André soient sorties. Il te donnera un peu moins de peine, et ne souffrira plus.

Le 25 avril 1915.

Ma chère Noémie,

J'ai reçu hier ta lettre du 21, ainsi que le colis contenant une paire de chaussettes. Il y avait deux jours que je n'avais rien reçu de toi, et pourtant, je suis sûr que tu m'écris presque tous les jours. En ce moment, je suis toujours au repos, dans le même village qu'Augustin ; aussi j'aurais tort de me plaindre. Tu as dû recevoir la lettre contenant nos deux photographies ; tu me diras si cela t'a fait plaisir. Sur la mienne, il semble que ma vareuse et ma culotte ne sont pas de la même couleur ; mais il n'en est rien : c'est l'ombre qui produit cet effet. Tu me demandes si j'ai besoin de linge ; je t'ai parlé de cela dans une lettre précédente. Si je ne t'en ai pas demandé plus tôt, c'est qu'il ne m'en fallait pas et que je pouvais faire avec ce que j'avais.

Dans une lettre précédente, tu me donnes des détails sur l'accouchement de Marthe ; mais je savais comment cela s'était passé, et toutes les souffrances qu'elle avait endurées, car elle me l'avait raconté elle-même. Quant à Pierre, il subit l'influence de Marthe et de ses beaux-parents, qui ; par un égoïsme mal compris l'engagement à rester à Montbrison. Il est bien évident que si tout le monde agissait ainsi, les Boches seraient peut-être à Saulzet, et la famille Monnet raisonnerait autrement ; elle trouverait peut-être à ce moment qu'il y a trop d'embusqués dans les bureaux qu'on devrait envoyer tout le monde sur le front. Enfin bref, ne parlons plus de cela. Tu me racontes la mort de Jacques Boissonnet. Les accidents de ce genre n'arrivent que lorsque les tranchées sont assez près les unes des autres. Dans le secteur que nous occupons, nous n'avons guère à craindre que l'artillerie ; mais lorsque j'étais au plateau de Neuvron, il ne se passait pas de journées sans qu'un pauvre malheureux, souvent par imprudence, trouve la mort dans de semblables circonstances. Les blessures étaient affreuses généralement : la cervelle sautait de tous les côtés, éclaboussant tout le monde. Le jour où nous avons occupé ces fameux entonnoirs, en janvier, j'ai perdu deux hommes de cette façon.

Si le fils de Pierre Dumet est au 36^e d'artillerie, il doit sans doute occuper des positions dans nos parages, car je crois que son régiment n'est pas loin. Il faudra que je me renseigne auprès d'Augustin, et si je pouvais aller le voir, je serais bien content. Aujourd'hui, dimanche, je vais déjeuner avec Cousty. Nous passons notre temps de repos à aller les uns avec les autres, et le temps passe plus gaiement. Si tous ceux qui ont la frousse de venir au front voyaient le courage de tous, la gaieté et l'entrain de tout le monde, je t'assure qu'ils auraient bien honte. Le moment le plus pénible pour moi a été lorsque à Riom j'ai appris que je faisais partie du détachement, mais après, je me suis fait à l'idée et cela ne m'a point peiné davantage. Je suis content que les dents de petit André soient sorties. Il te donnera un peu moins de peine, et ne souffrira plus.

Au revoir, ma chère Noémie ; bien des choses à ton père. Le bonjour à Annette et à ses enfants.

Mes meilleurs baisers à tous deux.

Albert

Quererai. Bien
des choses à ton père.
Le bonjour à Annette.
mes meilleurs baisers
à tous deux.

Albert

Le 1^{er} Mai 1915.

Ma chère Noémie,

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre qui était partie de Chartelle le 29; par conséquent elles ne mettent pas trop longtemps pour venir; c'est dommage que celles que je t'envoie mettent aussi longtemps. Je quitte où je suis ~~demain~~ dans la nuit de dimanche à lundi. Je serai dans un secteur que j'en ai pas occupé; il n'est pas plus dangereux que les autres, mais il exige une surveillance incessante, la nuit surtout; aussi je m'attends à passer davantage de nuits dehors que dans mon lit. Cela va durer une huitaine de jours après lesquels nous serons en seconde ligne fort probablement. C'est étonnant les rencontres que l'on fait à la guerre. Le sous-lieutenant que je remplace et qui appartient au 298^e est un instituteur de l'Allier dont la promotion a remplacé la mienne à l'école normale; je le connaissais un peu. Il m'a annoncé que Pouéat, qui appartient au même régiment que lui, a failli être tué. Il y a de cela longtemps; c'était au mois de Janvier. Un obus a éclaté dans une chambre où il prenait son repos avec plusieurs camarades. Il y en a eu 2 ou 3 de tués, lui s'en est tiré avec une blessure à la tête; cela n'a pas été dangereux, et actuellement il est encore à son poste.

Hier, j'ai touché ma solde, ainsi que les diverses indemnités auxquelles j'ai droit. J'ai gardé ce qu'il me fallait et j'en renvoie six cent francs. J'ai donné l'argent au vaquemeestre hier, pour qu'il me fasse le mandat, et je crois l'avoir aujourd'hui et le mettre dans ma lettre.

Depuis quelques jours, nous avons un temps superbe et une chaleur exceptionnelle; on se croirait en été. Tout reverdit, les lilas fleurissent; il n'y a que le canon qui nous rappelle un peu fort que nous sommes encore en guerre. Certes ce n'est pas gai; si seulement on pouvait entrevoir la fin de cet horrible conflit; mais rien ne peut donner le moindre indice et permettre de fixer une échéance même lointaine. Nous sommes en face les uns des autres, enterrés, sans nous voir; les uns avancent de quelques centaines de mètres aujourd'hui pour reculer de pareille distance quelques jours après. Et quand, comme nous, on a vu les moyens de défense que chacun a à sa disposition, on ne peut que se demander quand arrivera la fin.

Il me semble que dans ma lettre précédente, j'ai dû te dire que Pierre me demandait s'il devait accepter les galons de sous-lieutenant. Je ne lui ai pas encore répondu; mais si Martha lui a donné déjà des indications à ce sujet, mon intervention sera inutile. Il n'est pas le seul à s'embourner; un camarade que je voyais il y a quelques jours me parlait de Labalme qui est encore à Moullecq. Tant mieux pour eux: ce sont des braves si leur conscience les laisse tranquilles.

Quand tu recevras ma lettre, je serai donc en face des boches. Ne sois pas inquiet si tu restes un jour ou deux sans correspondance; tu sais que dans ces changements, les lettres ont du retard et moi de mon côté, j'ai manqué le temps d'écrire.

Le 13 Juin 1915.

Ma chère Noémie,
Je ne t'ai pas écrit une longue lettre hier, parce que j'ai préparé un certain nombre de photographies que tu as dû recevoir, ce qui m'a pris un peu de temps.

Aujourd'hui dimanche, je me suis levé un peu plus tard; puis j'ai fait une promenade à cheval. Je ne suis pas encore tombé, ni j'en ai pas eu d'accident; encore quelques séances et je commencerai d'être cavalier. Seulement je crois que les chevaux n'ont pas l'air enchantés de me porter; quand je les quitte, ils ont chaud ordinairement.

Hier soir, j'ai été voir Le bienheureux; il n'est pas loin d'ouï j'ai vu, nous avons passé un bon moment ensemble. En revenant de le voir, j'ai trouvé Jean le domestique de Brunet de Bellemarès. Il était venu voir des camarades qu'il a au 39; il en a profité pour venir passer un moment avec nous. On voit qu'on trouve des gens de connaissance tous les jours, et tous autant que nous sommes, nous n'aurions jamais ou nous rencontrer aussi loin de chez vous. Il m'a dit que son patron était mobilisé à l'air; mais qu'il n'avait pas encore quitté Montluçon.

On a vu par les journaux les résultats de l'attaque qu'il y a eu nos lois l'ouï nous sommes.

Les renseignements complémentaires qu'on nous a
donnés indiquent 2000 morts et 2000 blessés dont
 $\frac{2}{3}$ peu grièvement. C'est en somme un très
beau résultat, dû surtout à notre artillerie.
On a compté dans cette attaque une moyenne
de 6 obus par mètre carré. Et ce compte-là
aucune défense ne peut résister, et l'on est
obligé d'avaner. Tu te rendras compte de la
quantité d'obus qui se fabriquent en France quand
tu sauras que nous entretenons en partie la
Russie et l'Angleterre et complètement la
Belgique et la Serbie ^{et l'Italie}. L'Angleterre ne peut se
suffire parce que des grèves continuelles entravent
le travail dans ses usines. La Russie recule et se
fait battre faute de munitions. L'opération que
nous avons entreprise aux Dardanelles a pour
but surtout de dégager les détroits pour
permettre l'arrivée plus facile des munitions.
Celles sont les quelques vues sur la guerre qui
me paraissent les plus plausibles et dont les
journaux ne parlent pas, mais que nous connaissons
quand même. A Arras, l'affaire devait mieux
réussir : 40 régiments de cavalerie étaient massés
en arrière prêts à partir de l'avant dès la
percée pratiquée. L'affaire n'a pas réussi complètement
par suite de la défection du 17^e Corps d'armée qui
est resté dans ses tranchées au lieu de sortir. Il est
vrai qu'il a payé chèrement cette lâcheté : Joffre
a fait fusiller 800 hommes, officiers en tête. Le
terrain que nous devions gagner à Arras en quelques
jours ne le sera qu'en plusieurs semaines et
coûtera plus cher : voilà le résultat.

Dans la prochaine lettre, tu me diras
si petit André pourrait se tenir dans une
charrette: je veux lui en envoyer une que
je commanderai dans un magasin. La voiture
est lourde par ces temps de chaleur et tu dois te
fatiguer à la traîner par les mauvais chemins
de Eizon. Il me semble qu'il doit pouvoir se
tenir assis dedans.

Dans quelques instants, j'vais partir
déjeuner avec Raphaël; nous passerons ensemble
une partie de la journée.

Bien de mieux à te raconter pour aujourd'hui.
Bien des choses à ton père. Le bonjour à Annette.
Mes meilleurs baisers à tous deux.

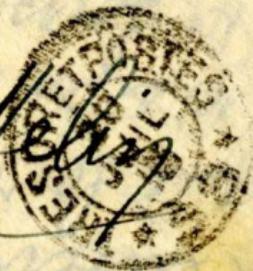
Albert



L'appareil qui a descendu un
ancien boche le 19 Juillet 1915 près de
Soissons (monté par Geynemer)

Envoi de Melin, officier payeur,
216^e Inf^{ie} - S. P. 58

Madame Albert Melin
à Tizon,
C^{ne} de Souvilles,
par Chantelle



Alleur

Le 20 Juillet 1911.

Ma chère Nœmie,
Hier, je ne t'ai envoyé
qu'une carte postale, car je n'avais
pas le temps de t'écrire plus longuement;
mais tu vois qu'il ne faudra plus
dorénavant te faire de mauvais sang
et porter peine, car j'occupe en ce
moment un poste où je serai tranquille.
Dès que je vais bien être au courant
de tout mon travail, j'aurai là
une occupation que beaucoup
pourront envier.

Je te disais bien que j'ai vu
Boissonnet de Fourilles; à ce sujet,
je ne sais pas si ce sont les Tribribous
ou d'autres dont je ne me souviens pas.
Il y a aussi un Delaume d'Étroussat
qui est occupé en qualité de maréchal,
j'ai fait connaissance avec lui et

il m'a dit qu'il connaissait bien
ton père. Comme c'est moi qui
tiens les registres de l'état-civil,
j'ai vu aujourd'hui l'acte de décès
de ce pauvre Pierre Carte; il a
été tué le 23 septembre à la
ferme de Corfécourt. Orce
moment, je suis à m'occuper
d'un nommé Hélier, sergent
qui aurait été tué lui aussi en
septembre. Les renseignements connus
jusqu'à présent ne m'ont pas permis
d'établir un acte de décès; nous
attendons d'autres; mais je crois
bien qu'il s'agit de Henri Hélier, qui
était instituteur à Chantelle et dont
tu m'as parlé à plusieurs reprises.
Tu vois que ce ne sera pas banal
si c'est moi qui peux signer son
acte de décès.

Aujourd'hui, j'ai assisté à

une chose que je n'avais jamais
vue encore depuis que je suis à la
guerre: un combat d'aéroplanes
dans les airs. Le français et le
boches armés chacun d'une mitrailleuse
se sont tirés des coups et se sont poursuivis
pendant longtemps. Finalement le
boche a été touché sérieusement, et
il est retombé tout en flammes après
avoir eu le temps de se diriger
dans ses lignes. Quant à notre aviateur,
il avait reçu une balle au bras qui
l'a obligé à atterrir non loin de
nous; la blessure n'est pas grave; dans
la soirée un autre aviateur est venu
chercher son appareil et s'est envolé
jusqu'au parc d'aviation.

Voilà deux jours de suite que
je monte ma jument; elle va tout
à fait bien, elle fait de petits écarts,
car elle est un peu peureuse; mais

elle n'est pas trop vigoureuse et elle
ne remballé jamais. Avant hier, j'
me suis fait photographier à cheval.
Dès que j'aurai une épreuve, je te
l'envoierai. Pendant tout le temps
que le régiment est en première ligne,
je suis dans un petit pays en arrière
de Soissons, à Belleu. Je mange
avec le médecin-major. Quand tout le
régiment sera en seconde ligne, je
mangerai avec le colonel et d'autres
officiers, mais ce n'est pas ce qui
m'enchante le plus.

Il y a longtemps que j'inai pas
écrit à Chartell: j'inai pas le temps
ce moment: tu m'excuseras quand tu vas.

Ou revoir, ma chère Noémie. Bien
des choses à tes père. Le bonjour à Thimette.
Bonne-moi des nouvelles de ton fils si tu
en as.

Bonne baisers à tous deux,

Albert

Le 11 Août 1911.

Ma chère Noémie,

J'ai reçu ce matin la lettre
n° 9 : tu vois qu'elles ne mettent pas
longtemps pour me parvenir; j regrette
beaucoup que les miennes ne
voyagent pas plus rapidement.

Depuis quelque temps je ne
t'écris en principe que tous les
deux jours; maintenant, avec les
nouvelles formalités auxquelles il
faut nous soumettre, il pourra
arriver que tu reçoives moins
souvent de mes nouvelles: je ne
trouve guère intéressant de
m'exposer à faire lire par d'autres
ce que je t'écris.

Nous avons en ces jours-ci
une chaleur accablante tout

Je regrette beaucoup qu'Annette
devienne un peu sociable que tu
me le dis. Sans doute il vient de
lui arriver un terrible malheur, mais
elle devrait bien comprendre que
apissant ~~comme elle fait~~ ^{de la sorte} elle fait
supporter par des innocents les conséquences
de sa nouvelle manière de faire.

Enfin, que veux-tu? il faudra, comme
tu me le dis faire provision de patience.
Ainsi que je te l'ai dit déjà, je vois
Boissonnet tous les jours; je viens
même de le quitter à l'instant; mais
je ne vois pas ce que j'aie pu lui
faire manifester toute cette joie d'être
avec vous de temps en temps, car
je n'ai pas eu encore l'occasion de lui
rendre en un point quel service.

En ce qui concerne dans les journaux
que de tous côtés en France on versait son
or dans les caisses publiques je t'engage
à te débarrasser de notre pièce de 10 francs.
Il n'y aura jamais meilleure occasion; tu

contribueras de ~~ta~~ la sorte à la défense
nationale.

Au revoir, ma chère Noémie. Bien
des choses à toi, père. Le bonjour à Annette.
Bonne nuit à tous deux.

Albert

P.S. Une nouvelle: les ordres au sujet de
notre correspondance que nous devions
renvoyer ouverte sont rapportés
jusqu'à nouvel ordre. Je pourrai
lire librement.

comme à Souvilles: c'était bien
général sans doute un peu
partout. Je n'ai ressenti jiroque
là aucune douleur de rhumatisme
comme les autres années; je mène
une vie beaucoup plus active
qu'au temps ordinaire et ma santé
s'en ressent; il ne faut avoir
aucune inquiétude à ce sujet — je
te répète ce que je t'ai dit bien souvent
déjà, que je ne me suis jamais
aussi bien porté.

Contrairement à ce que je croyais,
Julien n'est pas revenu me voir ainsi
qu'il me l'avait promis; peut-être
n'a-t-il pu obtenir aucune permission.
Il est employé en qualité de téléphoniste;
je crois que c'est bien la le poste qui
lui convient, il n'aura guère à forcer
et ne souffrira pas trop des intempéries;
il est toujours aussi mince et fluet que
tu l'as connu.

Le 3 Septembre 1917.

Ma chère Noémie,

Hier, je ne t'ai pas écrit pour la bonne raison que j'en n'avais rien d'important à te raconter. Je t'ai déjà prévenu qu'il ne faut pas porter peine quand tu ne reçois rien. Autrefois, je ne permettais d'être un peu plus bavard; mais maintenant, les ordres sont excessivement sévères; même des choses insignifiantes souvent ne doivent pas transpirer. Je suis toujours aussi tranquille et ~~même~~ même toujours la même vie.

Aujourd'hui, on m'a fait cadeau de la photographie d'un boche fait prisonnier il y a quelque temps par le régiment. Il n'a pas l'air très brillant. S'ils sont tous comme lui, nous en aurons vite raison quand le moment sera venu. J'ai appris avec beaucoup d'émotion les circonstances de la mort de ce pauvre Amédée. Il est certain qu'il avait un poste très dangereux: les bombardiers marchent en avant avec des grenades à main et les lancent dans les tranchées des boches.

Voilà. Soukors que je suis dérangé
en faisant ta lettre. J'ai mal choisi mon
heure. Depuis quelques jours, il fait très
mauvais temps; à la suite d'orages assez
violents, la température s'est refroidie et il
tombe de l'eau presque tous les jours. Si il
fait le même temps chez nous, les raisins ne
mûrissent pas rapidement. Je suis très
content que la date lointaine de ma
permission ne t'ait pas dérangé. Je t'ai
annoncé courant décembre, à condition
très entendue que les événements n'obligent
pas à suspendre les départs pendant quelque
temps, ce qui me retarderait encore.

Au revoir, ma chère sœur, Bien
des choses à ton père. Le bonjour à Annette.

Mes meilleurs baisers à tous deux,

Albert

